Illinois U Library

NUMÉRO 82

12 MAI 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
MICHEL
Tous les soirs à 21h. (Sauf LUNDI)
DIRECTION PARISYS
LUCIEN NAT
JACQUES FRANÇOIS
MADELEINE DELAVAIVRE
DE FUNÈS
avec MARCELLE TASSENCOURT
et ARTHUR DEVÈRE
DANS
DOMINIQUE ET DOMINIQUE
COMÉDIE EN 3 ACTES DE
JEAN DAVRAY
MISE EN SCÈNE DE
RAYMOND ROULEAU
DÉCOR DE
MARIE LAURENCIN
Costumes de la Mson PAQUIN . Chapeaux de LEMONNIER
Décor construit par DELORME . peint par LAVERDET
MATINÉE à 15h. DIMANCHES et FÊTES

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Luce. Timothée.

Dominique. Le Romancier.

Dominique. Le Romancier. Sa femme. Luce.

Le Romancier. Sa femme.

Dominique. Luce.

1 Timothée. — *Je vois un beau roman.* (Acte Premier.)

2 Le Romancier. — *Je prévois entre nous des conversations intéressantes...* (Acte Premier.)

3 La Femme du romancier. — *Ma fille, M. Lefèvre* (Acte Premier.)

4 Le Romancier. — *C'est un fait connu de tous depuis Descartes...* (Acte II.)

5 Dominique. — *... C'est un moment solennel de la vie d'une jeune fille...* (Acte II.)

DOMINIQUE ET DOMINIQUE

Comédie en trois actes de JEAN DAVRAY

Pour Raymond Rouleau, avec mon amitié.
J. D.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Michel le 16 janvier 1951, dans une mise en scène de RAYMOND ROULEAU et un décor de MARIE LAURENCIN.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Jean DAVRAY.

Supplément au N° 291 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Le Romancier	*Lucien NAT*
Dominique	*Jacques FRANÇOIS*
M. Ernest	*DE FUNES*
La Femme du Romancier	*Marcelle TASSENCOURT*
Luce	*Madeleine DELAVAIVRE*
Timothée, valet de chambre	*Arthur DEVÈRE*

ACTE PREMIER

(1906)

Bureau du Romancier en 1906. Installation dans le goût de l'époque, mais avec une recherche heureuse dans le choix des couleurs. Au fond, à gauche, une baie vitrée. Au milieu, derrière le bureau : une bibliothèque. A droite, un escalier. Au lever du rideau, Timothée tient la main de Luce, assise sur le bureau. Timothée observe la paume en silence et cherche l'inspiration.

LUCE. — Allons, dépêche-toi !

TIMOTHÉE. — Je vois un beau roman.

LUCE. — J'ai un beau roman dans ma main ! Raconte, Tim.

TIMOTHÉE. — C'est l'histoire d'une jeune fille...

LUCE. — Et d'un jeune homme !

TIMOTHÉE. — Oui... Et la jeune fille fait semblant de ne pas aimer le jeune homme. Elle est coquette avec lui, elle le bouscule, elle se moque, mais elle l'aime.

LUCE, *soudain attentive.* — Ah !

TIMOTHÉE. — Elle est bien trop fière pour l'avouer ; mais elle l'aime.

LUCE. — Tu lis tout cela, Timothée ?...

TIMOTHÉE. — Ah ! oui... Oh ! cela devient passionnant, car la jeune fille lutte contre cet amour désespérément. Et je vois des prairies et des forêts et une longue route blanche sur laquelle se promènent les amoureux et...

LUCE, *faussement ravie.* — En effet, c'est passionnant !

TIMOTHÉE. — Et je vois un jardin...

LUCE. — Avec des roses...

TIMOTHÉE. — Avec des roses... oui...

LUCE. — Et ce jeune homme, comment est-il ?

TIMOTHÉE. — Pour le dire, il faudrait voir mieux...

LUCE. — Tu vois bien assez comme cela ! Comment est-il ?

TIMOTHÉE. — Il est assez grand... un beau jeune garçon avec une moustache courte.

LUCE. — Et des gants mastic, n'est-ce pas ?

TIMOTHÉE. — Oui... avec des baguettes.

LUCE. — Et un canotier ?

TIMOTHÉE, *hésitant.* — Oui... quand il ne pleut pas.

LUCE. — Et sur le canotier il y a un ruban blanc et bleu ?

TIMOTHÉE. — Je crois bien voir, en effet...

LUCE. — Et quand il pleut ?

TIMOTHÉE. — Quand il pleut ?...

LUCE. — Oui, quand il pleut, comment se présente-t-il quand il pleut ?

TIMOTHÉE, *inquiet.* — Je ne vois pas du tout...

LUCE. — Eh bien, moi, je vois des pantalons retroussés... Je vois un affreux parapluie avec une tête de canard. *(Elle retire sa main de la main de Timothée et se lève.)* Et je vois aussi, Tim, que tu es un vieil imbécile !

TIMOTHÉE. — Mais, Mademoiselle...

LUCE. — Car si tu n'étais pas un vieil imbécile, tu ne me parlerais pas de ce garçon. *(Elle imite Tim :)* « Et la jeune fille fait semblant de ne pas aimer le jeune homme, et cela devient passionnant ! » Mon vieux Tim, cela deviendra plus passionnant encore !

TIMOTHÉE. — Mais ce garçon, Mademoiselle...

LUCE. — ... ne sera pas mon mari ! Tu n'as pas lu cela dans ma main ! Ou tu as menti, ou tu ne sais pas lire !

TIMOTHÉE. — Mais il est de bonne famille !

LUCE. — Tim ! Laisse ces raisons à mes parents. Il ne me plaît pas et je ne l'épouserai jamais ! *(Tim se bouche les oreilles.)* Ah ! non, Tim, pas toi ! Pas toi qui élèves des hannetons au mois de mai et qui sais lire dans les mains quand tu veux bien être honnête !

TIMOTHÉE, *gêné.* — Qui vous a dit que j'élevais des hannetons au mois de mai ?

LUCE. — Qui me l'a dit ? Mais tout le monde le sait ! Justine connaît bien la boîte à cigares où tu mets tes hannetons préférés... Tu n'a pas besoin d'être honteux, vieux Tim. Si je t'aime... *(Elle s'approche du valet de chambre et l'embrasse.)* ... c'est à cause des hannetons. Et c'est aussi à cause des hannetons que je crois ce que tu dis quand tu lis dans mes mains. Mais aujourd'hui tu as menti.

TIMOTHÉE, *honteux.* — Non... oui, j'ai menti.

LUCE. — Tu deviens tout gris quand tu mens, comme une souris, parce que tu as honte... Le jeune homme n'avait pas de moustaches ?

TIMOTHÉE. — Non, il n'avait pas de moustaches.

LUCE. — Et pas de canotier ?

TIMOTHÉE. — Non, pas de canotier...

LUCE. — Et pas de parapluie à bec de canard ?

TIMOTHÉE. — Ni de gants mastic avec des baguettes...

LUCE, *elle tend de nouveau sa main.* — Alors, Tim, sois honnête. Comment est-il ?

TIMOTHÉE, *il hésite, puis, enfin, il prend la main de la jeune fille dans la sienne et ferme les yeux.* — Il est grand, mince et très élégant. Il est blond et il a des yeux bleus.

LUCE, *menaçante.* — Et il est très beau, n'est-ce pas ? Et il est charmant ?

TIMOTHÉE. — Oui, il est très beau et il est charmant, vêtu de bleu, il se présente irrésistible et...

LUCE. — « Et »...

TIMOTHÉE. — Et comme vous allez l'aimer... Comme vous l'aimez...

LUCE. — Tu vas vite.

TIMOTHÉE. — Vous irez plus vite que moi, et vous serez beaucoup plus pressée que moi.

LUCE. — Mais comment vais-je le reconnaître ?

TIMOTHÉE. — Il vous offrira une rose.

LUCE. — Quand, Tim, quand ?

TIMOTHÉE. — Quand, Tim ? Quand ? Toujours cette impatience. Vous n'avez pas montré encore votre paume, et déjà vous posez des questions ! Les lignes des mains sont bavardes, mais il leur faut le temps de la réflexion, et vous êtes déjà comme un petit coq ! Non, les mains réfléchissent avant de parler, c'est ce qui les distingue des hommes.

LUCE. — Elles ont le temps de réfléchir. Moi pas.

Timothée reprend la main de Luce.

TIMOTHÉE. — Oh ! soyez prudente.

LUCE. — De quoi as-tu peur ?

TIMOTHÉE. — Oh ! de tout... C'est un mirage, mademoiselle ! C'est un mirage !

LUCE. — Un peu de courage, Timothée ! Quand tu découvres un mirage dans une main, as-tu une recette pour qu'il s'évanouisse ? Penses-tu qu'il me suffirait de boire de l'eau et de dormir quelques heures pour qu'au réveil je me réjouisse enfin dans le rôle de M^me^ Ernest de La Feuillère ? Est-ce là ce que tu désirais ?

TIMOTHÉE. — C'est que...

LUCE. — Ce mirage que tu as découvert... *(elle montre sa paume)* je ne veux pas qu'il disparaisse. Pour moi, lui seul existe. Je ne vois rien de ce qui m'entoure. Je ne vois que cette petite fumée que les autres ne verront jamais.

On entend rire dans les coulisses.

TIMOTHÉE. — Tiens, voilà le canotier !

Entre la Femme du romancier et Ernest, le jeune prétendant. Ernest est ruisselant. Il a en effet le bas de son pantalon retroussé. Il tient dans sa main son canotier et dans l'autre un parapluie mouillé à tête de canard.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Cher monsieur, entrez ! Timothée, voulez-vous prendre le canotier et le parapluie de monsieur ? Comme c'est gentil à vous de venir nous voir. Ma fille est ravie !

ERNEST. — Vraiment, je...

LA FEMME DU ROMANCIER. — Si, si, ravie ! Je vous laisse tous les deux. J'ai à faire dans la maison .

ERNEST. — Mais, madame...

LA FEMME DU ROMANCIER. — A tout à l'heure !

Elle sort. Pendant quelques instants Luce et Ernest se regardent sans dire un mot.

LUCE. — Vous voilà seul, tout seul devant une jeune fille. *(Elle regarde le pantalon retroussé.)* On s'habille court.

ERNEST. — Il pleuvait, alors, n'est-ce pas ?...

LUCE. — Ah ! oui, il pleuvait ! Et dans ce cas pour ne pas mouiller vos pantalons vous les retroussez. Vous êtes soigneux, monsieur, vous saurez faire le bonheur d'une femme...

ERNEST. — Vous croyez, mademoiselle?

LUCE. — Oui, certainement. Je pourrais vous présenter des jeunes filles d'excellentes familles qui seraient très émues par ces pantalons retroussés. Vous comprenez, ce sont des choses sur lesquelles on s'emballe ou alors qui vous laissent froide.. Aimez-vous les grandes brunes avec de longues nattes ?

ERNEST. — Vous vous moquez de moi, mademoiselle.

LUCE. — Ne pleurez pas. Si je suis un peu brutale, c'est pour que vous compreniez mieux que je ne deviendrai jamais votre femme. Vous seriez très malheureux avec moi. Il y aurait toujours entre nous vos pantalons retroussés. Jamais je ne pourrai vivre avec un homme qui retrousse ses pantalons un jour de pluie... Mais, je vous le répète, je connais des jeunes filles qui seraient très touchées par tant de soin... M^lle^ Denizet, la fille du dentiste, par exemple.

ERNEST. — Mais, mademoiselle... Mademoiselle, je vous aime.

LUCE. — Qu'est-ce que vous avez dit ?

ERNEST. — Pardonnez-moi, mademoiselle, je me rends bien compte de tout le ridicule de ma situation, mais je vous aime. C'est un accident terrible, cela vous ennuie, et pour moi non plus ce n'est pas agréable... *(Mouvement de Luce.)* Mais je n'y puis rien. Depuis la première fois que je vous ai vue, je vous aime.

LUCE. — Et vous dites cela en riant. Vous riez toujours ?

ERNEST. — Je suis d'un caractère gai.

LUCE. — Et bien, moi, un mari toujours souriant m'exaspérerait... Oui, monsieur Ernest, j'attends autre chose qu'un éternel sourire de l'homme dont je serai la compagne. Comprenez-vous ?

ERNEST. — Parfaitement... Je suis bien à plaindre.

LUCE. — Mais non ! Si je vous épousais, malgré moi, vous seriez à plaindre. Mais ce n'est guère possible. Je ne vous vois pas ici.

Elle montre sa paume.

ERNEST. — Où cela ?

LUCE, *même jeu.* — Ici...

ERNEST. — Ah ! bon.

LUCE. — Et Tim ne vous y voit pas non plus.

ERNEST. — Ah ! Tim ne m'y voit pas non plus ?

LUCE. — Ce n'est pas devant une jeune fille qu'il faut se trouver pour l'épouser. C'est ici, dans sa main.

ERNEST. — Ah ! oui ?

LUCE. — Vous ne comprenez pas, c'est sans importance. Madame votre mère saura certainement trouver une femme pour vous.

ERNEST. — C'était vous.

LUCE. — Ah ! On vous a conseillé de m'aimer ?

ERNEST. — Maman ne se trompe jamais.

LUCE. — Vous avez une mère étonnante. Quand vous vous marierez, vous resterez avec elle ?

ERNEST. — Oui, mademoiselle.

LUCE. — Et votre femme ?

ERNEST. — Ma femme ?

LUCE. — Oui, votre femme, où habitera votre femme ?

ERNEST, *après réflexion.* — Oh ! sûrement chez nous.

Entre le Romancier.

LE ROMANCIER. — Bonjour, ma fille, bonjour, monsieur.

LUCE. — Eh bien, c'est entendu, monsieur Ernest. J'accepte cette partie de lawn-tennis.

ERNEST, *stupéfait.* — Mais quelle partie de lawn-tennis ?

LUCE. — C'est entendu, nous jouerons s'il fait beau.

LE ROMANCIER. — Le lawn-tennis est un sport salutaire.

LUCE. — M. Ernest adore le lawn-tennis.

ERNEST. — Je n'ai jamais joué...

LUCE. — C'est chez lui une vraie passion.

LE ROMANCIER. — Comment sais-tu cela ?

LUCE. — M. Ernest me l'a dit.

LE ROMANCIER. — Vous vous êtes donc fait des confidences ?

LUCE. — Oui, nous nous sommes dit nos goûts.

LE ROMANCIER. — Eh bien, c'est très gentil, ça.

ERNEST. — Je m'en vais.

LE ROMANCIER. — Monsieur, vous dînerez avec nous ce soir ?

ERNEST, *revenant.* — Oh ! oui.

LUCE. — Il ne peut pas, il a promis à sa maman de rentrer.

LE ROMANCIER. — Considérez-vous comme chez vous, ici, monsieur de La Feuillère. Vous faites partie de la maison.

LUCE. — C'est bien ce que je lui disais : « Monsieur Ernest, vous êtes trop rare. »

LE ROMANCIER, *à Ernest.* — Vous entendez ?

LUCE. — J'ai même ajouté : « Vos visites ravissent mes parents. Faites-leur donc plaisir plus souvent. »

LE ROMANCIER. — Luce !

LUCE, *à Ernest.* — Mes parents parlent de vous tout le temps.

ERNEST. — Je m'en vais.

Entre Timothée. Il est bouleversé.

TIMOTHÉE. — Il y a là un... un...

LE ROMANCIER. — Qu'est-ce que tu as, Timothée ? As-tu vu une araignée ?

TIMOTHÉE. — Une araignée ?

LE ROMANCIER. — Tu as des nerfs de femme ! C'est ridicule.

TIMOTHÉE. — Mais non, Monsieur !

LE ROMANCIER. — Mais enfin, qu'est-ce que tu veux ?

TIMOTHÉE. — Il y a là un... un... monsieur... avec des cheveux... qui... désire parler à Monsieur.

LE ROMANCIER. — Un journaliste ?

TIMOTHÉE. — Oh ! non, ce monsieur n'a pas voulu dire son nom. C'est pour une affaire personnelle.

LE ROMANCIER. — Eh bien, fais-le entrer. *(Timothée sort.)* Veux-tu, Luce, passer avec monsieur au petit salon ? Ce ne sera pas long. *(A Ernest :)* Je vous demande pardon.

Luce prend Ernest par le bras et l'entraîne.

LUCE. — Allons, venez, vous !

Ils sortent. Par la baie vitrée, entre Dominique, très élégant, vêtu de bleu.

DOMINIQUE. — Monsieur, je m'excuse de vous déranger. Je suis un de vos admirateurs, je tenais beaucoup à vous voir. Peut-être est-ce un peu indiscret ?

LE ROMANCIER. — Du tout, c'est fort sympathique.

DOMINIQUE. — Je ne vous dérange pas ?

LE ROMANCIER. — Mais non.

DOMINIQUE. — Je pourrais revenir ?

LE ROMANCIER. — Mais non. Asseyez-vous, et ne soyez point timide.

DOMINIQUE. — Je suis venu à Paris...

LE ROMANCIER. — Pour vos études, je suppose.

DOMINIQUE. — Parfaitement, pour mes études.

LE ROMANCIER. — Asseyez-vous. Que comptez-vous faire ?

DOMINIQUE. — Une licence de lettres.

LE ROMANCIER. — C'est fort intéressant. Il y a donc encore des jeunes gens qui songent aux lettres en ce siècle de folle mécanique ? Vous aimez la littérature ?

DOMINIQUE. — Oh ! oui, monsieur.

LE ROMANCIER. — Admirable ! Un vrai phénomène.

DOMINIQUE. — Je m'excuse encore. Vous devez recevoir tant de lettres, voir tant d'importuns.

LE ROMANCIER. — Oui... non... Les jeunes gens s'imaginent ces choses. Ils sont les seuls.

DOMINIQUE. — Votre dernier roman est admirable.

LE ROMANCIER. — *L'Arbre* ? Mais c'est très loin déjà. 1904. Deux ans. Il va en sortir un autre, un jour prochain : *le Coin des ombres.* Je viens d'en recevoir les épreuves et je me ferai un plaisir de vous dédicacer un des premiers exemplaires.

DOMINIQUE. — Mais je parlais justement du *Coin des ombres,* monsieur. C'est un livre magnifique, on n'a jamais été plus loin dans l'étude des passions.

LE ROMANCIER. — Vous avez lu *le Coin des ombres* ?

DOMINIQUE. — Oui.

LE ROMANCIER. — Comment est-ce possible, puisqu'il n'est pas encore en librairie ?

DOMINIQUE. — Je l'ai lu.

LE ROMANCIER. — Vous connaissez mon éditeur ?

DOMINIQUE. — Non.

LE ROMANCIER. — L'imprimeur ?

DOMINIQUE. — Non, monsieur.

LE ROMANCIER. — Alors ?

DOMINIQUE. — Ce n'est pas simple. Je ne sais pas comment vous dire...

LE ROMANCIER. — Est-ce par une indiscrétion que le manuscrit est venu entre vos mains ?

DOMINIQUE. — Oh ! monsieur, n'allez pas croire...

LE ROMANCIER. — Alors, expliquez-vous !

DOMINIQUE. — Ah ! j'aimerais bien.

LE ROMANCIER. — Enfin, vous prétendez que vous avez lu *le Coin des ombres,* et le livre n'est pas en vente, et vous soutenez que ni l'éditeur ni l'imprimeur ne vous en ont communiqué le manuscrit ? Cela devient passionnant !

DOMINIQUE. — Oh ! Vous ne serez pas déçu ! Je ressens chaque fois la même gêne : et c'est désagréable... Vous n'avez pas connu M. de Chateaubriand, vous n'avez pas connu M. de Lamartine ?

LE ROMANCIER. — J'avoue que non !

DOMINIQUE. — Non plus, M. Stendhal ?

LE ROMANCIER, *amusé.* — Et vous ?...

DOMINIQUE. — Oui... Excusez-moi, je suis très troublé... Je ne tiens pas compte des dates.

LE ROMANCIER, *amusé.* — J'ai déjà vu des jeunes vieillir leurs aînés, mais à ce point !

DOMINIQUE. — M. Flaubert, l'avez-vous connu ?

LE ROMANCIER. — Malheureusement non... Quand j'ai fréquenté chez les Goncourt il venait de mourir... Mais tout cela ne m'explique pas comment il se fait que vous vous trouviez ici après m'avoir parlé de Chateaubriand, de Lamartine, et après avoir lu *le Coin des ombres.*

DOMINIQUE. — Ce n'est pas exact. Je n'ai pas lu *le Coin des ombres.*

LE ROMANCIER. — Ah ! bon ! Vous vous êtes trompé. Vous avez lu *l'Arbre* ?

DOMINIQUE. — *L'Arbre ?...* Non.

LE ROMANCIER. — *Le Rappel ?*

DOMINIQUE. — Non plus !

LE ROMANCIER. — Alors, si je comprends bien, vous n'avez rien lu de moi et cependant vous m'admirez ! J'ai reçu souvent de jeunes visiteu mais rarement de votre espèce. Allons ! Donne moi votre manuscrit. *(Il lui tend la main.)* Je lirai.

DOMINIQUE. — Mon manuscrit ?

LE ROMANCIER. — Oui, mon ami, je conna cela ! Vous avez dans votre poche un petit manu crit qui vous brûle ! Eh bien, sortez-le !

DOMINIQUE. — Mais, monsieur, pas du tout ! n'ai pas de manuscrit en poche. Je n'ai pas éc une ligne de ma vie...

LE ROMANCIER, *stupéfait.* — Vous m'étonnez

DOMINIQUE. — Et il est vrai que je n'ai jama lu vos livres !

LE ROMANCIER, *agacé.* — Bon ! Maintenan monsieur, pouvez-vous m'expliquer quel était le b de votre visite ?

DOMINIQUE. — C'est tellement difficile !

LE ROMANCIER. — Je m'en doute ! Mais je r permets de vous dire que je n'apprécie pas vot façon de vous introduire chez moi.

DOMINIQUE, *désolé.* — Je vous assure, monsieu que je suis sincère !

Grand temps. Ils se regardent.

LE ROMANCIER. — Soit ! Nous disons donc q vous n'avez pas de manuscrit dans votre poch que vous n'avez pas lu le livre pour lequel vo éprouvez une grande admiration, et que vous vous moquez pas de moi ! C'est bien cela ?

DOMINIQUE. — Oui.

LE ROMANCIER. — Alors ?

DOMINIQUE. — Oh ! monsieur, ne cherch pas !... Je serais entré ici et je vous aurais jouer à la poupée, ou à terre, à quatre pattes, train de tourner la clé d'une petite locomotive, ah Vous n'imaginez pas quel soulagement cela aura été pour moi.

LE ROMANCIER. — Ah ! oui... Voyez-vou j'aimerais savoir dans quelle catégorie vo classer. Parmi les jeunes gens qui viennent r voir, il en est de timides qu'il faut que je réchauf comme une bille d'agathe sur le revers d'u veston. Il en est d'arrogants qui m'ont écrit d lettres pleines d'enthousiasme et qui, une fo devant moi, me font comprendre que je suis u vieux crétin dont l'œuvre sera dépassée par leur... Et puis il y a les fous, monsieur, ceux q reconnaissent dans l'héroïne de mon livre la femm qui les a quittés et qui viennent, suppliants d'abor puis menaçants, me demander son adresse. Vou je ne sais pas encore. Asseyez-vous ! Quoique vo ayez à dire, votre visite aura été la moins bana de toutes celles que j'ai reçues jusqu'à ce jour. pourtant, récemment encore, il est venu un inve teur qui m'a proposé un porte-plume avec lequ il est impossible de faire une faute d'orthograph ce qui est appréciable pour certains écrivains.

DOMINIQUE, *décidé.* — Monsieur, connaisse vous Dominique Vernet ?

LE ROMANCIER. — Dominique Vernet ? I Dominique du *Coin des Ombres ?* Mais alors, vo avez lu le livre ?...

DOMINIQUE. — Non, monsieur, je vous l'ai dit je n'ai pas lu le livre.

LE ROMANCIER. — Comment savez-vous qu

existe un personnage du nom de Dominique Vernet ?

DOMINIQUE. — Je n'ai pas « lu » *le Coin des ombres*. Je l'ai vécu.

LE ROMANCIER. — Ah !

DOMINIQUE. — Dominique Vernet, c'est moi.

LE ROMANCIER, *il pense qu'il se trouve devant un fou.* — Dominique Vernet, c'est vous... J'aurais dû m'en douter... Mais aussi que ne le disiez-vous plus tôt !

Il sonne. Dominique retient sa main.

DOMINIQUE. — Monsieur, il est inutile de sonner, il est inutile d'appeler au secours et de mêler toute votre maison à une histoire qui doit rester entre nous. Non, je ne suis pas un fou. Je n'ai aucune arme sur moi. Et vous savez que Dominique Vernet n'est pas davantage un lutteur. Vous n'avez donc rien à craindre ; mais, peut-être, si vous consentiez à m'écouter, pourriez-vous comprendre.

LE ROMANCIER. — Je vous écoute !

DOMINIQUE. — Dominique Vernet, c'est moi. Vous qui me connaissez pour m'avoir créé, il est des signes qui ne vous tromperont pas. Tenez... *(Il retrousse sa manche et sa chemise...)* cette blessure au poignet, la reconnaissez-vous ? Dominique Vernet se l'est faite un jour, en taillant un morceau de buis. Voir *le Coin des ombres*, page 24. Et page 181, quand Dominique se promène dans la forêt de Fontainebleau avec Suzanne et qu'il tombe d'un rocher, cette cicatrice... *(Il montre sa joue.)* Êtes-vous convaincu ?

LE ROMANCIER, *stupéfait.* — Ces coïncidences sont frappantes ! *(Sur un ton doctoral :)* Je vous remercie, monsieur, d'être venu me voir. Le cas de Dominique Vernet est une preuve de plus de la réalité des inventions romanesques. Imaginez l'histoire la plus étrange, créez un personnage de toutes pièces, il se trouvera toujours de par le monde un être qui ressemblera très exactement à votre création... C'est tout ?...

DOMINIQUE. — Mais non, monsieur, vous ne comprenez pas ! Dominique Vernet, c'est moi ! Votre personnage n'existe pas sans moi et moi je n'ai pas de vie sans lui. Toute ma vie est comprise entre les 394 pages que vous avez écrites. Je ne peux pas m'évader de votre livre, je suis prisonnier de votre imagination. Je suis prisonnier entre les deux plats de la couverture de votre roman !

LE ROMANCIER. — Calmez-vous, monsieur !

DOMINIQUE, *très agité.* — C'est chaque fois la même histoire ! Ils ne veulent pas me croire ! J'ai été l'Hippolyte de Sophocle et l'Hippolyte de Racine. J'ai été le Cid, j'ai été Rolla de M. de Musset. Julien et Fabrice de M. Stendhal, René de M. de Chateaubriand, dans *Madame Bovary*, j'ai été Léon, et maintenant je suis Dominique Vernet !

LE ROMANCIER. — Oui... Enfin, monsieur, tout ce que vous me racontez est amusant, et je vous dois une agréable distraction. Mais avouez que cela n'a pas le sens commun ! En tant qu'habitant de notre planète, vous avez bien des papiers d'identité ?

DOMINIQUE. — Mais non, monsieur ! Les héros de romans n'ont jamais de papiers d'identité.

LE ROMANCIER. — Vous avez de la famille ! Des parents ! Où êtes-vous né ?

DOMINIQUE. — Je ne suis pas né, monsieur, et j'ai toutes les familles que m'ont données les auteurs depuis des siècles !

LE ROMANCIER. — Je ne rêve pas ! Vous êtes là, devant moi, habillé de bleu...

DOMINIQUE. — Oh ! monsieur, pour un romancier, vous avez, dans la vie courante, une imagination courte et bien peu de mémoire. Vous souvient-il d'une certaine Léda et d'un certain cygne ?

LE ROMANCIER. — Et alors ?

DOMINIQUE. — Léda croyait au cygne.

LE ROMANCIER, *ironique.* — Oui, seulement moi, je ne me prends pas pour Léda ! Et vous, vous me prenez...

DOMINIQUE. — Quand le surnaturel se manifeste aux humains, ils craignent toujours d'être dupes.

LE ROMANCIER. — Allons, jeune homme, allons ! Le surnaturel, ici, chez moi, je vous demande un peu !

DOMINIQUE. — Vous ne croyez pas à l'oiseau de Léda. Si j'étais entré dans cette pièce accompagné d'une pluie d'or, m'auriez-vous fait confiance ?... Une pluie d'or, pour un homme de votre talent, ce serait, de la part des dieux, une grossièreté : ces sortes de miracles ils les réservent aux courtisanes.

LE ROMANCIER, *ironique.* — Les dieux ont tort ! De nos jours, je ne vois vraiment qu'une pluie d'or qui pourrait, aux yeux des humains, leur redonner un peu de crédit.

Dominique prend un manuscrit sur le bureau et le tend au Romancier.

DOMINIQUE. — Je viens plus modestement vous apporter la gloire, monsieur.

LE ROMANCIER, *il prend le manuscrit.* — Merci, monsieur ! Vous êtes pleins de bons sentiments, jeune homme, mais nous en resterons là !

DOMINIQUE. — Vous n'y êtes pas du tout !

LE ROMANCIER. — Je n'ai pas de temps à perdre.

DOMINIQUE. — J'aurai de la patience.

LE ROMANCIER. — Plus que moi, monsieur ! Je n'ai pas de temps à perdre avec un mythe !

DOMINIQUE. — Vous me nommez un mythe. En effet... J'incarne à travers les âges toutes les créations parfaites des romanciers et des auteurs dramatiques. J'ai vécu des aventures extraordinaires. Je suis l'éternel risque-tout, l'éternel amoureux, et chaque fois je suis amoureux à jamais, mais quelques années plus tard un autre écrivain, sans le savoir, me reprend, me recrée selon le goût de l'époque et me donne son âme, et me voici incarnant le jeune homme nouveau. Alors je sonne à la porte de l'auteur, et je me présente.

LE ROMANCIER. — Comme c'est simple !

DOMINIQUE. — Il fallait voir la tête de M. Stendhal quand je suis entré chez lui, et la façon dont m'a reçu M. Flaubert. Tous ont eu les mêmes réactions que vous. Les hommes changent peu avec les siècles. Je pourrais vous inscrire sur un bout de

papier les questions que vous me poserez dans les prochaines minutes !

LE ROMANCIER. — Alors ces hommes célèbres que vous avez nommés, vous les connaissiez ?

DOMINIQUE. — Mais, si je ne les avais pas connus, ils ne seraient pas célèbres ! Réfléchissez un instant. Quand je sonne à une porte, j'apporte la gloire. Il y a tant d'écrivains qui ne sont jamais arrivés à me recréer et à me donner leur âme... Vous allez avoir un beau succès, monsieur, avec votre livre ! A votre place, j'en retiendrais tous les grands papiers, ce sera la dot de votre petite-fille !

LE ROMANCIER. — Ma petite-fille ! Je n'en ai pas !

DOMINIQUE. — Vous en aurez une dans quelques années. Et à ce moment-là, peut-être, serez-vous célèbre.

LE ROMANCIER, *inquiet.* — La célébrité est donc si longue à venir ?

DOMINIQUE. — Cela dépend de l'époque, on ne peut pas savoir. Je suis garant de la qualité de l'œuvre, mais non d'un succès immédiat. Voyez MM. Stendhal et Flaubert. Ah ! Ces deux-là je les ai vus peiner, je les ai vus désespérer de l'indifférence du public et naturellement de la critique. J'étais à côté de M. Stendhal quand il a tracé dans son Cahier ces lignes : « Je serai connu vers 1880 et célèbre en 1935. » *(Il prend un livre dans la bibliothèque et l'ouvre sans regarder.)* Page 96... Et pourtant ma présence était pour eux un réconfort. Ils comprenaient qu'ils finiraient tout de même par gagner la partie.

LE ROMANCIER. — Et vous avez connu Shakespeare ? Naturellement, vous avez été Roméo...

DOMINIQUE. — Non.

LE ROMANCIER. — Comment, non ? Roméo est pourtant le symbole de la jeunesse et de l'amour !

DOMINIQUE. — Mais Shakespeare était Anglais et je suis réservé à la tradition gréco-latine. J'ai un collègue de l'autre côté de la Manche qui est attaché à la tradition anglo-saxonne. Je l'ai même rencontré à Paris dernièrement. Il se promenait dans l'uniforme d'un jeune officier de l'armée des Indes. Il accompagnait un auteur du nom de Kipling, qui s'occupait de lui... Rudyard Kipling... Un nom à retenir.

Un silence.

LE ROMANCIER. — Je ne connais pas... Vous êtes amusant, monsieur ! Vous me surprenez.

DOMINIQUE. — Oh ! ça ne m'étonne pas ! Ce n'est pas en quelques minutes que vous pouvez tout comprendre.

LE ROMANCIER. — Mais votre costume ?...

DOMINIQUE. — Mon costume ?

LE ROMANCIER. — Le costume de Dominique Vernet n'est pas bleu dans mon roman...

DOMINIQUE. — Ah ! Pardon ! Page 124 vous dites que Dominique Vernet porte un costume neuf et qu'il est très élégant.

LE ROMANCIER. — Oui, mais le costume n'est pas bleu.

DOMINIQUE. — Où l'écrivez-vous ? Je me suis senti libre de mon choix et j'ai pris cette étoffe.

LE ROMANCIER. — Vous êtes, il est vrai, copurchic... Ce n'était d'ailleurs qu'une objection... *(Un temps.)* Voyez-vous, monsieur, je viens de parler avec vous pendant vingt minutes, et je vous ai écouté, et je vous ai répondu comme l'aurait fait n'importe quel homme à qui vous seriez venu conter une fable. Seulement vous avez exagéré, vous n'êtes qu'un aventurier, qui s'est procuré mon prochain livre. Si je vous priais de prendre la porte ?

DOMINIQUE. — Ah ! monsieur, vous n'arrangeriez guère mes affaires ni les vôtres ! Mais vous ne le ferez pas. Ni M. Racine ni M. Flaubert ne l'ont fait. Quant à M. Stendhal, méfiant comme il l'était, croyant toujours deviner à ses trousses toutes les polices politiques de l'Europe, il a vu d'abord en moi un espion, et puis il a compris.

LE ROMANCIER. — Et jamais aucun de ces auteurs célèbres, ni à leurs amis, ni même dans leurs mémoires n'ont parlé de vous ? Ils vous ont tous connu et ils se sont tus ?

DOMINIQUE. — Vous aussi, vous vous tairez. Un seul s'est trahi : M. de Musset. Un soir, un peu éméché, il a écrit un long poème qui a toujours semblé mystérieux et dont je vous donne la clé :

A l'âge où l'on est libertin
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Ce convive, c'était moi.

LE ROMANCIER, *souriant.* — Vraiment ? Si vous êtes un aventurier, vous avez bien monté votre affaire, je vous félicite ! Dans ce cas, vous vous révélez même un admirable psychologue. Vous êtes jeune, beau, vous savez vous tenir, vous avez des lettres, mais vous êtes paresseux et vous venez de perdre au jeu la fortune héritée de votre famille. Alors, que faire ? Eh bien, tenter une petite escroquerie morale ! Vous vous introduisez chez moi à la faveur d'une histoire rocambolesque, mais à laquelle je pourrais être sensible, n'est-il pas vrai ?...

DOMINIQUE. — Je vous arrête. Dans quel but ? Que puis-je attendre de vous ?

LE ROMANCIER. — Vous savez bien ce que vous pouvez attendre d'un homme aux yeux duquel vous représentez tout ce dont il a rêvé sa vie durant.

DOMINIQUE. — Mais quoi ?

LE ROMANCIER. — Je vous ai dit que je vous imaginais paresseux. Peux-être espérez-vous une vie facile, sans travail. Vous êtes assez intelligent pour qu'une telle vie puisse vous suffire. Oui, votre histoire est bien montée, vous avez touché la corde sensible. Je n'ai pas cru au porte-plume magique, mais en vous quelque chose me trouble, et peut-être encore plus à vous voir qu'à vous entendre !

DOMINIQUE. — Cela n'est pas un hasard.

LE ROMANCIER. — Il y a tout de même beaucoup de chances pour que vous ne soyez qu'un aventurier. Je suis partagé entre deux sentiments, vous jeter dehors, ou...

Entre Timothée, affolé.

TIMOTHÉE. — Oui, Monsieur, c'est ça, jetez-le dehors !

LE ROMANCIER. — Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu écoutes aux portes ?

TIMOTHÉE. — J'avais peur.

Il tremble.

LE ROMANCIER. — File !... File tout de suite ! Qu'est-ce que tu peux comprendre à tout cela ? Allons, sors !

TIMOTHÉE. — Jetez-le dehors, Monsieur !

LE ROMANCIER. — Sors, te dis-je, et si tu souffles mot de cette histoire, je te mettrai à la porte.

TIMOTHÉE. — Je me tairai... Je me tairai.

Il sort.

LE ROMANCIER, *à Dominique.* — Alors ? Que dois-je faire de vous, monsieur ?

DOMINIQUE. — Si vous saviez comme cela m'est indifférent, monsieur ! En me renvoyant vous compliqueriez les choses, mais vous ne les changeriez pas. Et puis vous ne pouvez pas me renvoyer. Qui est Dominique Vernet ? Vous. Vous ne le croyez pas encore, mais au fond de vous-même, vous le savez déjà. Je suis celui que vous avez été à vingt ans, ou que vous avez espéré être, et dont vous avez encore la nostalgie. Vous ne vous mettrez pas à la porte vous-même.

LE ROMANCIER. — Vous jouez bien.

DOMINIQUE. — Je sors, voulez-vous... Je m'en vais... Mais je ne serai pas dans la rue que vous m'aurez rappelé.

LE ROMANCIER. — Vous croyez ?

DOMINIQUE. — Je vous quitte. Adieu, monsieur.

Il sort.

LE ROMANCIER. — Restez !

Dominique revient.

DOMINIQUE. — Seriez-vous le grand écrivain que vous êtes, si vous ne m'aviez pas rappelé ?

LE ROMANCIER, *il le regarde stupéfait.* — C'est invraisemblable ! Je voulais vous laisser partir, et je vous ai retenu malgré moi... Ce serait si merveilleux, si vous étiez vraiment Dominique Vernet. Car Dominique Vernet, oui, c'est moi ! Ainsi donc je me serais dédoublé en vous. J'ai tant souffert à vingt ans de n'avoir pas votre charme. Je vous ai donné tous les bonheurs que je n'ai pu connaître. Avouez que vous avez été comblé !

DOMINIQUE. — Oh ! comblé... jusqu'aux cinquante dernières pages de votre livre. Car après m'avoir fait l'existence dont vous rêviez vous avez, comme il arrive souvent, raconté votre vie réelle, et la fin de mon histoire n'est pas si agréable...

LE ROMANCIER. — Vous êtes bien difficile ! N'avez-vous pas connu les joies du commencement ?

DOMINIQUE. — Je connais toujours les joies du commencement. La fin n'en est que plus tragique à vivre.

LE ROMANCIER. — Que voulez-vous, je ne sens pas le bonheur.

DOMINIQUE. — C'est pourquoi vous êtes un grand écrivain.

LE ROMANCIER. — Je prévois entre nous des conversations intéressantes. J'accepte de jouer le jeu. Mais ce n'est pour moi qu'un jeu.

DOMINIQUE. — Puisque vous acceptez de jouer le jeu, c'est que vous me croyez. Vous voulez être l'homme qui ne perd pas son bon sens. Comme si le bon sens avait sa part dans cette histoire ! Une seule chose compte : votre génie, monsieur. Si vous croyez en lui, vous ne pouvez pas ne pas croire en moi.

LE ROMANCIER. — Nous verrons... En attendant, que vais-je faire de vous ?

DOMINIQUE. — Que voulez-vous faire de moi ? M. de Musset me traînait dans les cafés, les tripots, chez les filles, et je ne m'amusais pas. M. Flaubert m'apportait mon petit déjeuner au lit et, le soir, il jouait aux cartes avec moi. Il avait tellement peur que je m'ennuie à Croisset ! « Fiston, me disait-il, la vie n'est pas drôle ici, sans Emma... »

LE ROMANCIER. — Vous avez habité Croisset ?

DOMINIQUE. — Naturellement. Et je dois dire qu'en effet la vie n'y était pas drôle. Je ne me fais aucune illusion, vous savez. La vie chez vous ne sera sans doute pas très amusante non plus.

LE ROMANCIER. — La vie chez moi ? Vous allez vivre ici ?

DOMINIQUE, *étonné.* — Où voulez-vous que je vive ? J'ai toujours habité chez le dernier auteur qui me recréait.

LE ROMANCIER. — Et combien de temps cela durera-t-il ?

DOMINIQUE. — Cela dépend. Pendant ce que vous nommez les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, j'ai changé souvent, car les chefs-d'œuvre se succédaient avec rapidité. Il en a été de même pour la seconde moitié du XIX^e^. Mais depuis quelque temps il y a un très net ralentissement, et il se pourrait bien que je m'installe ici pour longtemps... Quoiqu'on ne sache jamais.

LE ROMANCIER. — Comment faire ? Je suis marié ! J'ai une famille !

DOMINIQUE. — C'est peu de chose et cela s'arrange facilement.

LE ROMANCIER. — Je ne vois pas... Vous ne pourriez pas aller habiter l'hôtel ?

DOMINIQUE. — Et comment m'inscrirais-je dans un hôtel, sous quel nom ? Et quels papiers présenterais-je ?

LE ROMANCIER. — Alors, que faire ?

DOMINIQUE. — Pour M^mes^ Racine, La Fontaine, Musset mère, et pour les domestiques de MM. Stendhal et Flaubert, j'étais le fils d'un ami d'enfance. Je venais passer quelques jours à la maison et, finalement, on s'habituait à moi. Vous avez bien un ami d'enfance ?

LE ROMANCIER. — Oui... J'ai souvent parlé à ma femme d'un vieil ami à moi, Henri Lefèvre.

DOMINIQUE. — Il a des enfants ?

LE ROMANCIER. — Oui, je crois.

DOMINIQUE, — Eh bien, je serai le fils d'Henri Lefèvre. Vous verrez, ce sera parfait !

LE ROMANCIER, *accablé.* — Quelle histoire !

DOMINIQUE. — J'espère que vous ne m'en voulez pas ? Je n'y suis pour rien !

LE ROMANCIER. — Mais non, je ne vous en veux pas ! Comment vous en vouloir ? Mais ma vie de famille est très simple et... Tenez, j'en suis

un peu honteux à vos yeux. Je préférerais presque que vous soyez un mystificateur.

DOMINIQUE. — Pourquoi ?

LE ROMANCIER. — Pourquoi ?... Je n'aurais pas de comptes à rendre à un mystificateur. Tandis que si vous êtes moi, enfin si vous êtes Dominique Vernet, je n'ai pas de quoi être fier de ce que j'ai fait de ma vie.

DOMINIQUE. — N'exagérez-vous pas ? Vous serez célèbre demain, et...

LE ROMANCIER. — Je serai célèbre demain ! Mais à quel prix ? Au prix de tout ce qui eût été une existence conforme à mes désirs. Les hommes qui écrivent ont rarement réussi leur vie. Ils rêvent, une plume en main, à tout ce qu'ils ont raté. Dans la pièce voisine leur femme tricote, et eux, à leur table, les pieds dans les pantoufles, ils créent un mari qui, enfin, trompe sa femme ou qui l'assassine. Et puis, au milieu de la scène d'amour ou de l'assassinat, vient l'heure du dîner. Alors la porte s'ouvre et...

A ce moment la porte s'ouvre et la Femme du romancier entre.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul ! Le dîner est prêt ! *(Dominique et le Romancier se regardent, la Femme du romancier aperçoit Dominique.)* Oh ! Excusez-moi !... Je vous croyais seul.

LE ROMANCIER. — Entrez, ma chère. Je veux vous présenter ce jeune homme, Dominique... Lefèvre. Vous savez, le fils d'Henri Lefèvre, ce vieil ami dont je vous ai si souvent parlé.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Ah ! oui. Je suis très heureuse de vous connaître, monsieur. Monsieur votre père va bien ?

DOMINIQUE. — Mon père ? Ah ! oui... Mon père va bien, madame. Je vous remercie !

LE ROMANCIER, *très à son aise.* — Oui, ce cher Henri est en Afrique du Nord. Regardez-moi ce grand garçon qu'il a ! Dominique... *(Au jeune homme :)* — vous permettez que je vous appelle Dominique ? — va rester quelques jours avec nous. Faites préparer pour lui la chambre d'amis.

LA FEMME DU ROMANCIER. — C'est parfait ! Et je vais donner des ordres pour que l'on ajoute un couvert. *(Se tournant vers Luce qui est entrée :)* Ma fille, M. Lefèvre... Tiens-toi droite !

Elle sort.

DOMINIQUE. — Mademoiselle...

LUCE. — Monsieur...

LE ROMANCIER. — Vous verrez, Dominique, Luce est une bonne petite fille, très douce, très docile, et comme vous êtes fort en français, alors qu'elle-même n'a jamais été brillante, vous lui enseignerez notre littérature. Vous lui parlerez de Racine, de Corneille, de Musset, de Stendhal...

LUCE. — Je veux bien !

Entre Timothée.

TIMOTHÉE. — Monsieur est servi.

LE ROMANCIER. — Pourquoi fais-tu cette tête ?

TIMOTHÉE. — Mais je ne fais pas de tête, Monsieur !

LE ROMANCIER. — Tu sais ce que je t'ai dit ?

TIMOTHÉE. — Oh ! je me tais.

LUCE. — Pourquoi dis-tu cela, Tim ?

TIMOTHÉE. — Moi, je ne dis rien. Je dis que je me tais.

LE ROMANCIER. — On n'en sort pas, il est idiot !

LA FEMME DU ROMANCIER, *elle revient.* — Allons ! allons ! à table !

Ils sortent tous. Brusquement, au moment où Timothée va sortir à son tour, Luce apparaît.

LUCE. — Tu es magnifique, Tim ! Il n'a pas de gants mastic ! Il n'a pas de moustache ! Il est exactement comme tu l'as dit ! Et... *(Elle lui montre une rose blanche qu'elle embrasse.)* Regarde !

RIDEAU

ACTE II

Même décor, quelques jours plus tard. Au lever du rideau Dominique est seul en scène. Il est assis derrière le bureau du romancier et lit. Entre Luce. Elle voit Dominique, tousse pour attirer l'attention du jeune homme, qui ne la remarque pas. Finalement elle pousse un cri. Dominique sursaute.

LUCE. — Oh ! c'est vous, Dominique ?

DOMINIQUE. — Je vous dérange ?

LUCE. — Pas du tout... je songeais.

DOMINIQUE. — Oui...

LUCE. — A mon mariage.

DOMINIQUE. — Ah ! oui...

LUCE. — Vous avez l'air de trouver cela naturel.

DOMINIQUE. — Une jeune fille généralement finit par se marier !

LUCE. — Et cela ne vous gêne pas ?

DOMINIQUE. — Moi ?

LUCE. — Oui, cela ne vous gêne pas que je me marie ?

DOMINIQUE. — Non !

LUCE. — Vraiment, vous avez un certain toupet ! Eh bien, c'est entendu, mes parents veulent de ce... de M. de La Feuillère, ils l'auront !

DOMINIQUE. — Vos parents ont fait certainement un choix judicieux.

LUCE. — Oh ! Il est toujours judicieux d'épouser le fils d'un notaire !

DOMINIQUE. — Est-ce important d'être notaire ?

LUCE. — Oui, avec tous ces papiers, c'est l'une des deux situations enviables pour un rat. L'autre est de se trouver dans un fromage de Hollande !

DOMINIQUE. — Ah ! oui ?

LUCE. — Vous êtes tout à fait dans les nuages ! Je me demande même si vous entendez ce que je vous dis !

DOMINIQUE. — Mais certainement !

LUCE, *elle s'écrie.* — Je vais me marier !

DOMINIQUE. — Oui... Je comprends votre énervement, c'est un moment solennel dans une vie de jeune fille.

LUCE. — Vraiment, vous autres les hommes, vous êtes d'une ingénuité !

Dominique la regarde surpris, et se plonge dans sa lecture. Luce sort, furieuse. Entre le Romancier.

DOMINIQUE. — Je lis *l'Arbre*. C'est bien beau.

LE ROMANCIER. — Oui...

DOMINIQUE. — Je me retrouve dans le caractère de Gérard.

LE ROMANCIER. — Gérard, ce n'est pas vous du tout !

DOMINIQUE. — C'est peut-être déjà l'embryon de Dominique Vernet. Gérard est de la même famille que Dominique. Si vous voulez, je reconnais en lui un frère.

LE ROMANCIER. — C'est curieux, je n'y avais pas songé... Vous n'avez pas de frère, j'espère ?

DOMINIQUE. — Non... *(Le Romancier regarde Dominique, il voudrait parler, il hésite.)* Vous voulez me dire quelque chose ?

LE ROMANCIER. — Non...

DOMINIQUE. — Si. Et vous êtes gêné. Depuis que je suis ici, je sens en vous une gêne que je comprends.

LE ROMANCIER. — Je vous assure...

DOMINIQUE. — Si. Je vous comprends. M. de Balzac ressentait le même malaise.

LE ROMANCIER. — Ah ! oui ?

DOMINIQUE. — Vous aviez tout prévu. J'ai rendu présente à vos yeux cette distance entre le rêve de votre jeunesse et ce que votre vie est en réalité.

LE ROMANCIER. — Oui... Nous errons tous deux à travers la maison, et c'est maintenant seulement que je découvre ce que notre vie, ce que ma vie a d'absurde. Vous êtes pour moi un miroir, mon image me fait honte. Hier, j'ai failli m'en aller... avec vous...

DOMINIQUE. — Vous en aller avec moi ?

LE ROMANCIER. — Oui, nous en aller ensemble, filer, prendre l'air. Chercher ailleurs autre chose.

DOMINIQUE. — Quoi ?

LE ROMANCIER. — Autre chose... Et puis, je me suis dit que toute recherche était inutile. Il n'y a rien ici, il n'y a rien ailleurs. Même avec vous, en tout endroit il n'y aurait que moi-même. Vous êtes une tentation à laquelle je ne dois pas me laisser prendre. Je suis resté... oui, j'ai raté ma vie, je le sais, mais à vous voir je comprends que j'ai des circonstances atténuantes. Quand ma femme me parle, je remarque souvent votre regard ironique. Ce regard, croyez-m'en, je ne l'ai pas mérité.

DOMINIQUE. — Vous vous trompez. Je n'ai à votre égard nulle ironie.

LE ROMANCIER. — De la pitié alors.

DOMINIQUE. — Nulle pitié. Je vous regarde vivre. Votre vie est celle de tous les humains. Elle a son charme.

LE ROMANCIER. — Vous lui trouvez du charme ?

DOMINIQUE. — Oui, je trouve du charme à son imperfection.

LE ROMANCIER. — Peut-être. Mais cette imperfection vous attriste.

DOMINIQUE. — Je ne crois pas...

LE ROMANCIER. — Si, vous êtes triste souvent. Taciturne même. Cette vie, à laquelle vous trouvez du charme, ma vie, ne voyez-vous pas qu'elle vous enlève toute joie, tout enthousiasme ? Quand vous êtes entré ici le premier jour, vous aviez dans le regard, malgré les revers que vous essuyez dans mon roman, une flamme qui s'est éteinte depuis. Lentement, malgré votre jeunesse, malgré votre vitalité, vous en êtes venu à vivre comme moi. Votre personnalité réelle n'est plus le seul secret entre nous. Il en est un autre maintenant qui nous lie, un ennui commun. *(Dominique reste silencieux.)* Vous ne répondez pas ? A vous voir souffrir — car, sans le savoir, Dominique, vous souffrez — j'ai fini par me pardonner tout mon passé. Vous n'auriez pas fait mieux que moi, à ma place, avec pourtant dans la main de plus belles cartes que les miennes. Cela me fait plaisir. Vous ne m'en voulez pas ?... Tout cela tient à la nature humaine. Nous ne sommes pas faits pour être heureux. *(Entre Timothée, en boitant. Il ne s'occupe ni du Romancier ni de Dominique. Il tient un cierge allumé et un bol avec du sel qu'il répand à terre par poignées en marmottant des mots incompréhensibles. Le Romancier et Dominique le regardent, stupéfaits.)* Qu'est-ce que tu fais ? *(Timothée n'entend pas.)* Qu'est-ce que tu fais, Timothée ?

TIMOTHÉE, *il semble sortir d'un rêve.* — Je répands du sel.

LE ROMANCIER. — Du sel !

TIMOTHÉE. — Pour éloigner les esprits ! Il y a des esprits ici, monsieur.

Dominique se lève.

LE ROMANCIER. — Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

TIMOTHÉE. — Rien. Je sens ça dans ma jambe droite. Quand elle me fait mal, c'est qu'il y a un esprit quelque part.

LE ROMANCIER. — Allons ! Allons !

TIMOTHÉE. — Je n'ai pas fini.

LE ROMANCIER. — Va-t'en !

TIMOTHÉE. — La jambe droite me fait encore mal.

Il sort en boitant.

DOMINIQUE. — En voilà un qui m'a tout de suite reconnu... Je ne suis pas sûr que le bonheur soit impossible. Ma vie ne peut pas être autre que ce qu'elle est, si longtemps que je resterai le reflet de vous-même.

LE ROMANCIER, *il prend Dominique par le bras et l'entraîne vers la porte.* — Pauvre ami, pauvre moi-même ! Êtes-vous jamais autre chose qu'une image trompeuse ? Et quand vous étiez l'image d'un autre, vous trouviez-vous plus heureux ?

DOMINIQUE. — Non. Mais si vous me voyez un peu triste, c'est que je suis las de n'être éternellement qu'un reflet.

LE ROMANCIER. — C'est le propre même de votre nature ! Que voulez-vous faire là contre ? Nous resterons ici tous les deux. Nous y sommes condamnés. Vous ne pouvez rien pour moi, je ne peux rien pour vous. Venez, allons fumer un cigare.

Ils sortent. Entre Luce, suivie de Timothée.

LUCE. — Tim, l'avais-tu vu si beau ?

TIMOTHÉE. — Non, je ne dis plus rien. Vous-même, vous m'avez demandé de me taire.

LUCE. — L'avais-tu vu si beau ?

TIMOTHÉE. — Très exactement comme il est !

LUCE. — C'est agaçant !

TIMOTHÉE. — Pourquoi, Mademoiselle ?

LUCE. — Tu le connais mieux que moi ! Je ne peux pas dire qu'il a les yeux pervenche puisque tu le sais, et une bouche dont chaque mouvement attire le regard, puisque tu le sais. Mais tu vois, j'arrive à te le dire tout de même... Tim !

TIMOTHÉE. — Mademoiselle ?

LUCE. — Je voulais... Je n'ose pas... Tim, nous sommes deux ici à connaître Dominique et nous sommes deux à deviner que Dominique a un passé.

TIMOTHÉE. — Rassurez-vous. Vos parents se chargeront de l'enquête !

LUCE. — Je me moque bien de leur enquête. Si Dominique a une maîtresse depuis plus de trois ans ils s'opposeront au mariage, mais s'il en change chaque semaine ils décideront qu'il est un jeune homme sérieux. Les parents sont ainsi. Non, Tim, le passé de Dominique ne peut intéresser que moi. Il a vingt-quatre ans, mais de dix-huit à vingt-quatre ans quelle a été sa vie ? Ce court passé, si tu ne peux pas le lire dans ma main, Tim, lis-le dans la sienne. Peut-être découvriras-tu le secret de sa timidité.

TIMOTHÉE. — Oh ! non.

LUCE. — Pourquoi ?

TIMOTHÉE. — Je ne verrai rien.

LUCE. — Mais pourquoi ?

TIMOTHÉE. — Non, non, je ne dirai rien !

LUCE. — Sois gentil, Tim. Je suis un peu jalouse, je me sens même terriblement jalouse ! Je veux Dominique à moi toute seule. Je veux que sa vie commence le jour même où commencera notre vie. Je n'oublierai jamais qu'il a connu d'autres femmes que moi. Je me dirai toujours, quand il me tiendra dans ses bras, que peut-être il pense à l'une d'entre elles.

TIMOTHÉE. — Eh bien ! Mademoiselle, vous vous préparez une existence difficile !

LUCE — Je sais. Il serait si facile d'épouser M. Ernest. Rien ne saurait décourager mes parents. Ils sont aveugles ! *(On entend la voix de la Femme du romancier.)* Aveugles !

Luce sort, suivie de Timothée. Entrent la Femme du romancier et le Romancier.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Vous êtes comme tous les psychologues. Vous ne voyez jamais ce qui se passe autour de vous. Qu'est-ce que votre psychologie ? L'étude d'un caractère que vous inventez ? Comme c'est malin d'être psychologue à ce compte-là !

LE ROMANCIER, *avec un léger mépris.* — Plus malin peut-être que vous ne l'imaginez, ma bonne amie ! La moindre faute, et notre personnage manque de vérité, je dirais plus même, de vie.

LA FEMME DU ROMANCIER. — De vie ! Avez-vous déjà rencontré un de vos personnages ?

LE ROMANCIER. — Eh bien, oui, ma chère !

LA FEMME DU ROMANCIER, *haussant les épaules.* — Sur les boulevards ?

LE ROMANCIER. — Riez ! Riez !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Je n'ai guère envie de rire. Je vous dis que depuis trois jours Luce est méconnaissable. Elle reste silencieuse, elle regarde M. Lefèvre avec des yeux ronds, casse tous les objets qu'elle touche, en un mot, je prétends qu'elle est amoureuse de ce jeune homme, et vous haussez les épaules, et vous niez l'évidence !

LE ROMANCIER. — Vous vous montez l'imagination !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Et vous n'avez pas remarqué non plus avec quel mépris Luce a traité hier après-midi Ernest de la Feuillère ?

LE ROMANCIER. — Non, je n'ai rien remarqué de ce roman.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Que voulez-vous ? Cela ne m'étonne pas. Quand nous nous sommes mariés n'a-t-il pas fallu que je vous dise que j'étais amoureuse de vous pour que vous le compreniez ? M. de La Feuillère comblait nos vœux ; cependant, mon ami, nous ne devons songer qu'au bonheur de notre enfant... Si Luce désire épouser M. Lefèvre...

LE ROMANCIER, *stupéfait.* — Quoi ? Luce épouser Dominique ? Vous êtes folle !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Et pourquoi donc ?

LE ROMANCIER. — Vous êtes folle !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Comme vous vous emballez ! Dominique Lefèvre est le fils de votre plus vieil ami. D'après tout ce que vous m'en avez dit, il est d'excellente famille. Je ne me crois pas si folle en envisageant un mariage avec Luce. Où allez-vous chercher votre étonnement ?

LE ROMANCIER. — Où je vais chercher mon étonnement ?... Mais, voyons... Dominique, mais non, enfin, c'est impossible !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Avez-vous sur l'honneur de ce jeune homme des soupçons ?

LE ROMANCIER. — Des soupçons ? Du tout.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Avez-vous entendu récemment sur son compte des propos inquiétants ?

LE ROMANCIER. — Du tout !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Alors, puisque notre fille est amoureuse de lui...

LE ROMANCIER, *emporté.* — Mais voyons ! autant être amoureuse d'un nuage !

LA FEMME DU ROMANCIER, *étonnée.* — Autant être amoureuse d'un nuage ? Que voulez-vous dire ?

LE ROMANCIER. — Pas autre chose que ce que je dis !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Enfin, ce jeune homme est bien de sa personne et je ne trouve, pour ma part, rien de très inattendu aux sentiments de Luce.

LE ROMANCIER. — Eh bien, pour moi, c'est inattendu !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Mais, pourquoi ?

LE ROMANCIER. — Parce que... parce que... enfin... vous ne comprenez pas qu'il ne pouvait rien arriver de pire ? Cet engouement est... ridicule !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Ah ! non. Je ne comprends pas.

LE ROMANCIER. — Vous ne comprenez pas que la seule idée de ce mariage est absurde ? Luce et ce garçon !... Autant être amoureuse d'un nuage !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Est-ce que vous vous sentez tout à fait bien ?

LE ROMANCIER. — Je ne me suis jamais senti mieux.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Voilà deux fois que vous répétez cette même phrase : « Autant être amoureuse d'un nuage ! » Où allez-vous chercher cette comparaison ? Mon ami, vous m'inquiétez.

LE ROMANCIER. — C'est pourtant la comparaison la plus précise, la plus exacte que je puisse trouver... *(Il s'approche de sa femme, la prend par le bras et la regarde dans les yeux.)* Mathilde, croyez-vous aux contes de fées ?

LA FEMME DU ROMANCIER. — A quoi ?

LE ROMANCIER. — Croyez-vous à Léda, au cygne, au Petit Chaperon Rouge ?

LA FEMME DU ROMANCIER, *inquiète, elle se dégage et s'éloigne de son mari.* — Paul... Paul... vous n'êtes pas bien... Paul, vous voulez me faire peur !

LE ROMANCIER. — Ecoutez, ma pauvre amie, ce que j'ai à vous dire exige tout votre sang-froid.

LA FEMME DU ROMANCIER, *se mettant à pleurer.* — Paul, vous me cachez quelque chose de grave ! Vous me demandez si je crois au Petit Chaperon Rouge, c'est terrible !...

LE ROMANCIER. — Je ne pourrai rien vous dire, si vous ne vous montrez pas plus raisonnable.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Comment pourrais-je être raisonnable ? Je viens vous parler de notre fille et vous me demandez si je crois au Petit Chaperon Rouge !

LE ROMANCIER. — Mathilde, écoutez...

LA FEMME DU ROMANCIER. — Je vous écoute !

LE ROMANCIER. — C'est un fait connu de tous depuis Descartes : en France, quand dans une maison un volet claque, on a pris l'habitude de penser que c'est le vent. Et quand on entend marcher au grenier, on prétend que ce sont les rats. On a tort. Et quand un enfant, après l'âge de huit ans, croit encore au Père Noël, on dit qu'il est arriéré et on le fait examiner par un docteur qui lui donne du sirop iodotanique.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Oui.

LE ROMANCIER. — On a tort !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul !

LE ROMANCIER. — On a tort, ma bonne amie !... Car un beau jour le surnaturel se révèle à vous et l'on est désarmé, et l'on se met à pleurer, et l'on se met à crier : « Paul ! Paul ! »

LA FEMME DU ROMANCIER. — Le surnaturel ? Que voulez-vous dire?

LE ROMANCIER. — Mathilde, le surnaturel est entré dans notre maison. C'est ennuyeux et depuis quelques jours cela me complique étrangement l'existence. Il est agréable, quand on ferme une porte, de la savoir fermée jusqu'à ce que votre main, ou une main que vous connaissez, la rouvre. Et quand on marche sur un parquet, il est agréable de le sentir ferme sous ses pieds. Ma bonne amie, cela n'est plus le cas chez nous.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul, vous ne vous sentez pas bien...

LE ROMANCIER. — Mais non, je ne suis pas malade. Et si je l'étais, comme ce serait maladroit de me le dire. Je vais même vous rassurer. Jusqu'à cette heure le surnaturel s'est manifesté chez nous dans sa forme la plus agréable. Il n'a été question ni de fantôme ni de loups-garous — enfin pas encore — mais seulement d'un fort beau jeune homme à qui j'ai donné le nom de Dominique Lefèvre, mais qui, en réalité, n'a pas d'état civil ou qui, plutôt, si, a un état civil, puisque actuellement il s'appelle Dominique Vernet. *(Surprise inquiète de la Femme du romancier.)* Laissez-moi terminer... Ce jeune homme qui habite ici depuis cinq jours et dont vous me dites que votre fille est éprise, n'est pas un homme comme un autre.

LA FEMME DU ROMANCIER, *elle sourit.* — Comment ? M. Lefèvre n'est pas un homme comme un autre ?

LE ROMANCIER. — Non, il n'est pas un homme comme un autre et il n'y a pas de M. Lefèvre.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Mais enfin, voyons, Paul... M. Lefèvre... mais enfin, enfin, ce jeune homme !...

LE ROMANCIER, *froidement.* — Ce jeune homme, c'est moi-même.

LA FEMME DU ROMANCIER *stupéfaite, après un silence.* — Paul ! C'est affreux ce que vous dites là.

LE ROMANCIER. — Je comprends votre étonnement. Et j'ai peut-être été un peu brutal. Enfin, je vous expliquerai plus tard. Mais il est un fait qu'il est nécessaire que vous n'ignoriez point. Dominique Vernet, enfin M. Lefèvre, n'existe absolument pas. Si vous voulez, Dominique est un mythe.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Un mythe ?

LE ROMANCIER. — Très exactement ! Un mythe. A travers les siècles il est le héros de toutes les œuvres célèbres de la littérature. Tour à tour il a été Hippolyte, il a été Rolla, Fabrice, Rastignac, il est aujourd'hui Dominique Vernet. Eternellement jeune, il existe de toute éternité, sans état civil, sans domicile, sans famille. Il habite tour à tour chez les écrivains et les poètes qui ont su lui donner leur âme. Si depuis cinq jours il est ici, c'est que Dominique Vernet est une belle réussite. Mathilde, vous pouvez être fière de votre mari !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Enfin, ce n'est pas possible ! Vous ne croyez pas cette histoire ?

LE ROMANCIER. — J'y crois, je veux y croire, Mathilde, comme Léda croyait au cygne ! Je m'étais entendu avec Dominique pour que vous et Luce ne sachiez rien. Mais après ce que vous m'avez révélé, il m'est difficile de vous laisser plus longtemps dans l'ignorance...

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul ! Vous voulez me faire peur ?...

LE ROMANCIER. — Je veux vous faire plaisir ! Vous allez, Mathilde, régulièrement à la messe chaque dimanche. Vous admettez la baguette de Moïse, les trompettes de Jéricho et la multiplication des pains, et vous n'admettez pas mon histoire !... Pourquoi ?... A quelle logique faites-vous appel ? Vous avez vos miracles religieux, nous autres, incroyants, nous avons nos miracles civils !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul, vous rendez-vous compte ?

LE ROMANCIER. — Je me rends parfaitement compte de votre surprise. Mais vous comprendrez maintenant pourquoi je ne peux pas envisager le mariage de Luce avec Dominique. Non seulement la chose est impossible pour les raisons que je vous

ai dites, mais encore elle le serait par le seul fait que ce mariage présenterait toutes les horreurs d'un inceste.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Un inceste !

LE ROMANCIER. — Un inceste. Car Dominique, c'est moi ! Dominique Vernet, c'est moi. En épousant Dominique, Luce m'épouserait. Comprenez-vous cela ? C'est ce qu'on nomme un inceste.

LA FEMME DU ROMANCIER, *elle tente de prendre une voix calme.* — Paul, en 1886 déjà, à Plombières, à peine étions-nous mariés, vous m'avez tenu durant deux mois des propos graves.

LE ROMANCIER. — Moi ?

LA FEMME DU ROMANCIER. — Vous avez oublié, Dieu merci, mais je dois vous le rappeler. Vous veniez de finir un roman et toutes vos paroles étaient d'une incohérence... Et vos actes donc ! Vous vous étiez entiché, par exemple, des toiles horribles de ce Renoir, vous en remplissiez la maison, on ne pouvait plus vivre chez soi. Un repos de deux mois vous a remis en ordre et vous vous êtes rendu à mes raisons. Paul, il faut vous reposer de nouveau.

LE ROMANCIER. — Comprenez-moi ! Ce qui m'arrive est extraordinaire ! Dominique est bien moi-même ! N'avez-vous pas remarqué sa timidité ? Vous parliez de la mienne. N'avez-vous pas vu, depuis qu'il est ici, combien il a changé ? Il est devenu triste tout à coup. Peu à peu, comme moi, il s'ennuie.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Vous vous ennuyez ?

Elle s'effondre en larmes.

LE ROMANCIER. — Mathilde, vous avez été la meilleure des épouses et des mères. Je ne peux vous adresser nul reproche. Mais le monde dans lequel je vis n'est pas ici, entre ces quatre murs. Il est ailleurs, il est là. *(Il montre son front.)* Là, surtout. Une autre femme ne m'aurait pas donné un bonheur plus complet que vous. Mais pour nous écrivains le bonheur est impossible. Nous sommes des fous, mais des fous qui finalement se résignent à être raisonnables, à se marier, à avoir des enfants, à discuter des contrats. Des fous qui n'écoutent leur folie qu'une plume en main. De Dominique j'ai voulu faire un homme libre. J'ai ajouté à son intelligence et à sa sensibilité la beauté et le charme. Mais pas plus que Stendhal je n'ai pu aller jusqu'au bout de mon rêve, et mon livre et Dominique Vernet ont mal fini. L'héroïsme est le fait des personnages de romans. Dominique vit chez nous maintenant, et il erre à travers les chambres, triste et résigné. Me comprenez-vous ?

LA FEMME DU ROMANCIER. — Je comprends que vous êtes malheureux. Peu importe que vous ayez imaginé toute cette histoire. Vous êtes malheureux !

Elle pleure.

LE ROMANCIER, *il la prend dans ses bras.* — Je suis navré de vous avoir fait cette peine, mais il le fallait, vous deviez comprendre que Luce ne pouvait pas épouser Dominique.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Luce est folle de lui ! Et vous voulez éloigner ce garçon !

LE ROMANCIER. — L'éloigner ? Où voulez-vous qu'il aille ? Sans état civil, sans papiers d'identité, il serait à la merci de la police. Et je ne crois pas que la police accepterait facilement son histoire... Non, je le vois ici pour longtemps ! Je crois avoir donné dans *le Coin des ombres* une description du jeune homme de notre époque, qui sera valable des années.

LA FEMME DU ROMANCIER, *accablée.* — Que faire ?

LE ROMANCIER. — Oh ! c'est une histoire folle ! Mais il est nécessaire que vous retrouviez votre bon sens, Mathilde. Il va falloir prévenir Luce.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Vous n'allez pas raconter à cette pauvre enfant...

LE ROMANCIER, *qui a vu entrer Dominique.* — Chut ! *(La Femme du romancier se retourne, voit Dominique, pousse un cri et s'évanouit. Dominique se précipite vers elle.)* C'était inévitable !

Il tape dans une main de sa femme et Dominique dans l'autre.

DOMINIQUE. — Mais qu'est-il arrivé ?

LE ROMANCIER. — Vous êtes entré !

DOMINIQUE. — Je ne comprends pas.

LE ROMANCIER. — Mon pauvre ami, Luce vous aime. J'ai dû avouer à ma femme qui vous êtes, ou plutôt qui vous n'êtes pas.

DOMINIQUE. — Il ne fallait pas...

La Femme du romancier rouvre les yeux et se remet lentement.

LA FEMME DU ROMANCIER, *craintive.* — Excusez-moi, monsieur... mais je... j'ai eu un éblouissement, vous comprenez... *(Elle se lève et gagne la porte.)* Excusez-moi... A mon âge... Le surnaturel... pensez donc !

Elle s'éclipse.

DOMINIQUE. — Je lui ai fait peur...

LE ROMANCIER. — Il en va toujours ainsi avec les femmes. On leur fait trop peur ou pas assez.

DOMINIQUE. — Ah ! oui ?

LE ROMANCIER. — Depuis le temps, vous devez le savoir !

DOMINIQUE. — Mais non, je ne le sais pas !

LE ROMANCIER. — Pourtant vous avez eu dans votre vie — si je puis m'exprimer ainsi — pas mal d'aventures.

DOMINIQUE. — Je n'en ai jamais eu aucune...

LE ROMANCIER. — Eh bien, mon ami ! Peu d'hommes, je l'affirme, peuvent se vanter d'un tel tableau de chasse !

DOMINIQUE. — Ah ! vous faites allusion... Vous savez, je n'ai pas le choix, ce sont toujours les romanciers qui choisissent pour moi.

LE ROMANCIER. — Vous n'aimez pas ces femmes dont nous affirmons que vous êtes éperdument amoureux ?

DOMINIQUE. — Je les aime, j'y suis bien obligé. Mais c'est un peu malgré moi ; on ne me demande pas mon avis. Je n'ai jamais été qu'un jouet dans les mains des hommes de lettres. Ils prennent pour moi des rendez-vous, m'imposent des conquêtes... je n'ai aucune liberté.

LE ROMANCIER. — Alors, vous qui avez possédé toutes les femmes dont les hommes rêvent depuis des siècles, vous êtes vierge ?

DOMINIQUE. — Oui.

LE ROMANCIER, *stupéfait.* — Eh bien, je n'avais pas pensé à cela !... et pourtant Suzanne, dans *le Coin des ombres ?*...

DOMINIQUE. — Elle est gentille, Suzanne...

LE ROMANCIER. — Vous l'aimez ?

DOMINIQUE. — Non.

LE ROMANCIER. — Vous l'aimez ! Ou vous n'êtes pas Dominique Vernet !

DOMINIQUE. — Vous n'avez pas compris, monsieur. Dominique Vernet aime Suzanne, mais moi pas. Dans votre roman j'aime Suzanne, dans la vie privée...

LE ROMANCIER. — Car vous avez une vie privée ! C'est complet !

DOMINIQUE. — C'est pourtant simple.

LE ROMANCIER. — ... Ah ! oui ?

DOMINIQUE. — Enfin, monsieur, comment pourrais-je aimer Suzanne ? Si je l'aimais, j'aurais dû aimer Aricie avant elle, et Clélia Conti et tant d'autres...

LE ROMANCIER. — Un ou deux amours par siècle, ce n'est pas excessif.

DOMINIQUE. — Ni une ou deux morts, à ce compte ! Après avoir été déchiqueté aux portes de Trézène, il m'aurait été difficile de recommencer, le lendemain, une nouvelle vie d'amoureux.

LE ROMANCIER. — Bien sûr !... *(Il récite :)*

J'ai vu, Seigneur, jai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris...

Tandis que Dominique récite les vers suivants d'une voix mourante, les lumières s'éteignent sur la scène et seul un projecteur éclaire le jeune homme.

DOMINIQUE. — Oui ...

Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie,
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive.

Dominique est évanoui.

LE ROMANCIER. — Dominique !

La scène se rallume de nouveau. Dominique parle et revient à lui.

DOMINIQUE. — Où suis-je ?... Ah ! oui... je ne devrais jamais... Tout cela c'est de la littérature. Ce n'est pas vrai, je ne meurs pas vraiment à la fin de Phèdre, mais Hippolyte meurt. Je n'aime pas vraiment Aricie, mais Hippolyte l'aime.

LE ROMANCIER. — Vous vous sentez mieux.

DOMINIQUE. — Tout à fait bien maintenant.

LE ROMANCIER. — Dominique, ce qui est grave c'est la passion que notre fille éprouve pour vous.

DOMINIQUE. — M^lle^ Luce est charmante.

LE ROMANCIER. — Oui elle est charmante, mais vous ne pouvez pas l'épouser. Voyez votre fragilité ! A l'instant encore, cette crise, ce passé qui, durant quelques secondes, vous a aspiré.

DOMINIQUE. — Oh ! monsieur, j'ai bien compris que M. de La Feuillère était le mariage que vous désiriez.

LE ROMANCIER. — M. de La Feuillère ou un autre...

DOMINIQUE. — Oui, ou un autre... je ne sais pas si M^lle^ Luce aime M. de La Feuillère... je croirais même le contraire...

LE ROMANCIER. — Mon cher, je vous dis qu'elle est amoureuse de vous !

DOMINIQUE. — Alors, tout peut s'arranger !

LE ROMANCIER. — Ah ! ma femme et moi nous vous serions reconnaissants de nous tirer de là !

DOMINIQUE. — J'épouse M^lle^ Luce !

LE ROMANCIER. — Quoi ?

DOMINIQUE. — Je vois que cela vous déplaît.

LE ROMANCIER. — Mais voyons, Dominique, vous plaisantez ! Comment pouvez-vous songer à un tel mariage ? Comment pouvez-vous prétendre à vous marier ?

DOMINIQUE. — Je n'ai pas de famille, cela vaut parfois mieux que d'en avoir une... pour l'acte de naissance et toutes les pièces d'état civil, je peux m'arranger...

LE ROMANCIER. — Mais, mon ami, vous n'êtes pas un homme !

DOMINIQUE. — Je ne suis pas un homme ?

LE ROMANCIER. — Non ! Aujourd'hui vous êtes un mélange de mon imagination et de moi-même. Si ma fille vous épousait ce serait un inceste. Et puis, qu'épouserait-elle ? Un mythe ! Une âme sans corps, ou un corps sans âme.

DOMINIQUE, *se mettant en colère.* — C'est faux ! Elle m'épouserait, moi ! J'en ai assez de revêtir comme un Arlequin toutes les combinaisons psychologiques que vous, littérateurs, vous voulez bien monter ! Vous dessinez une âme, vous dessinez un corps dans lesquels je me glisse et qui sans moi n'auraient pas de vie. J'anime votre création, mais j'en ai assez de revêtir ces costumes fabriqués de toutes sortes de pièces ! J'en ai assez d'être, depuis des siècles, un jouet entre vos mains ! J'ai le droit de vivre, moi aussi. J'ai le droit d'épouser la jeune fille de mon choix ! Vous savez bien que j'existe. Voici des siècles qu'à passer d'un esprit dans un autre, fatigué d'être éphémère, j'aspire au repos. Nous aurions un petit appartement et, le soir, en rentrant de mon travail, ma femme viendrait m'ouvrir la porte et nous nous embrasserions et nous dînerions tête à tête.

LE ROMANCIER. — En rentrant de votre travail ?

DOMINIQUE. — Oui... Je serais employé dans un bureau de poste. Ecrire les petites fiches des recommandés, les découper avec des ciseaux, compter les mots des télégrammes...

LE ROMANCIER. — Vous avez de l'ambition !

DOMINIQUE. — Vous me parlez d'ambition, alors que vous n'avez jamais osé être vous-même ! Votre ambition, à vous, c'était d'être moi. Mon ambition à moi, est plus modeste, elle est d'être vous, de vivre comme vous vivez, enroulé dans une robe de chambre, les pieds dans des pantoufles. Je suis fatigué de mon rôle, je veux sortir du jeu. Cela vous scandalise, tant pis ! Pour vous autres, les dieux doivent faire des miracles et ne jamais éprouver aucune lassitude. C'est leur fonction. Eh bien, méprisez-moi, mais je n'ai pas d'autre désir que de devenir un simple homme, un petit bourgeois, bien terre à terre...

LE ROMANCIER. — C'est pour devenir ce petit bourgeois que vous voulez vous marier.

DOMINIQUE. — Oui.

LE ROMANCIER. — Avec ma fille !

DOMINIQUE. — Oui.

LE ROMANCIER. — Ce ne sont là que des rêves irréalisables !

DOMINIQUE. — Avec Luce, ce serait possible. Après notre dîner tête à tête, nous irions nous promener, nous irions manger des marrons chauds au coin des rues. Luce ne serait-elle pas heureuse, monsieur ?

LE ROMANCIER. — Mon pauvre ami, c'est absurde !

DOMINIQUE. — Comprenez-moi... Je ne veux plus être un autre. Je veux être moi-même.

LE ROMANCIER. — Mais vous ne pouvez être qu'un autre !

DOMINIQUE. — Et vous-même ? Êtes-vous autre chose qu'un reflet ? Si vous me retirez de vous, qui êtes-vous ?

LE ROMANCIER. — Ne dites pas de sottises ! Par les charmes dont je vous ai comblé, mais qui ne vous appartiennent pas, vous avez séduit Luce. Votre idéal à vous, personnage sans nom, quel est-il ? Être employé dans un bureau de poste ! Parlez à Luce de vos ambitions ! Parlez-lui comme vous le faites et non pas comme le ferait Dominique Vernet, peut-être ses sentiments à votre égard ne seront-ils plus les mêmes !

DOMINIQUE. — Vous acceptez que je lui parle ?

LE ROMANCIER. — En ma présence, oui.

Dominique va vers la porte.

DOMINIQUE. — Luce ! Luce !

Il sort.

LE ROMANCIER. — Et dire que si j'écrivais une pareille histoire je passerais pour un fou !

Entre Dominique tenant Luce par la main.

DOMINIQUE. — Luce, dites à votre père ce que vous avez à lui dire.

LUCE, *effrayée.* — Je n'ai rien à lui dire...

DOMINIQUE. — Dites à votre père que vous m'aimez et que vous désirez m'épouser.

LUCE. — Oh ! Dominique ! Alors, c'est vrai, vous m'aimez ?

DOMINIQUE. — Je suis prêt à vous épouser, Luce.

LE ROMANCIER. — Dominique, dites la vérité !

DOMINIQUE. — Voyez dans quel état est votre père.

LE ROMANCIER. — Dites la vérité !

Luce vole jusqu'à son père et l'embrasse.

LUCE. — Je suis heureuse, père. Je suis si heureuse ! Vous ne croyez pas tout ce que vous avez dit à maman, vous avez voulu lui faire peur ? Vous consentez, n'est-ce pas ?

LE ROMANCIER. — Non !

LUCE. — Maman m'avait prévenue.

LE ROMANCIER, *il assied sa fille sur le canapé et prend place à côté d'elle.* — Alors, ma petite, tu comprends que je ne peux pas consentir à ce mariage !

DOMINIQUE. — N'écoutez pas votre père, Luce !

LE ROMANCIER. — Tu sais que Dominique n'est pas un homme comme un autre. Il faut que tu sois très courageuse. Il faut que tu sois une bonne petite fille, bien courageuse.

DOMINIQUE. — N'écoutez pas votre père, on dirait qu'il va vous annoncer que je suis un voleur !

LE ROMANCIER. — Luce, Dominique n'est pas le fils de Henri Lefèvre. Dominique n'a pas de père, il n'a pas de mère. *(Luce regarde son père à travers ses larmes. Le Romancier continue à parler.)* Il n'est jamais né et...

LUCE, *comme pour ménager son père.* — Oui, père, je sais, maman m'a tout expliqué. Dominique est devant moi, mais Dominique est un mythe... C'est très simple !

LE ROMANCIER. — Tu trouves ?

LUCE. — Vous racontez si bien les choses ! Avec vous, tout devient clair. Pour maman et pour moi, votre histoire est parfaitement limpide, vous avez raison sur tous les points. Et puis, ce que vous dites de Dominique est merveilleux. Il faut que vous l'aimiez bien, vous aussi, pour avoir trouvé ces mots en parlant de lui...

LE ROMANCIER. — Je l'aime comme s'il était mon fils. Il est presque mon fils, et c'est pourquoi tu ne peux pas l'épouser, Luce.

LUCE. — Bien sûr... mais dans tous mes rêves c'est lui que je voyais.

LE ROMANCIER. — Je sais. Quand après avoir lu un livre tu rêvais de ta lecture c'était Dominique que tu voyais. Quand tu rêvais de Fabrice et de Rolla — car tu as lu *Rolla,* malgré ma défense, je le sais — c'est encore Dominique que tu voyais. Comprends-tu qui est Dominique ?

LUCE. — Mais il y a longtemps, père, que j'ai compris ! D'après vous toutes les jeunes filles ont rêvé de lui. Eh bien, moi seule, je l'épouserai ! N'est-ce pas merveilleux ? Et ne devriez-vous point être heureux d'avoir un gendre si peu commun ?

LE ROMANCIER. — Je reconnais que si je te laissais faire, je serais gâté ! Mais je ne te comprends pas, Luce, ou alors, toi, tu ne comprends pas...

Entre la Femme du romancier.

LA FEMME DU ROMANCIER. — Qu'est-ce que Luce ne comprend pas ?

LE ROMANCIER. — Qu'elle ne peut pas épouser Dominique !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Parce que vous maintenez votre histoire !

LE ROMANCIER. — Mais voyons, Mathilde ?

LA FEMME DU ROMANCIER. — Paul, il s'agit du bonheur de votre fille, le comprenez-vous ?

LE ROMANCIER. — Mais...

LA FEMME DU ROMANCIER. — Non, non, vous ne le comprenez pas !

LE ROMANCIER. — Dominique, dites l'entière vérité !

LUCE. — Mais puisque je vous dit, père, que maman m'a tout expliqué !

LE ROMANCIER. — Dominique, vous n'avez pas dit l'entière vérité !

DOMINIQUE. — Luce, votre père croit que c'est

aux dons de Dominique Vernet que vous vous êtes laissée prendre. Dites-lui que ce n'est pas vrai, dites-lui que vous m'aimez, moi. Dites-lui que nous vivrons modestement, que vous accepterez de m'épouser, même si je suis un employé des postes, et que tout le reste vous est égal.

LUCE. — C'est vrai ! Un employé des postes, c'est gentil !

LE ROMANCIER. — Que Dominique le veuille ou non, celui que tu aimes, c'est celui que j'ai créé, c'est Dominique Vernet ! Ma pauvre petite ! As-tu vraiment réfléchi ? Dominique Vernet est le héros de notre époque, et c'est pourquoi Dominique est ici, mais dans un an, peut-être, un romancier nouveau appellera-t-il ce jeune homme et peut-être le nommera-t-il Gérard, alors il te quittera !...

LA FEMME DU ROMANCIER. — Je suis heureuse que personne ne vous entende, Paul, quand vous prétendez que ce jeune homme n'existe pas ! Vous dépassez les limites ! Je n'ai jamais lutté contre toutes vos petites lubies, et Dieu sait si elles sont agaçantes. Je vous connais, mais cette fois il s'agit de Luce, et je n'ai pas le droit de vous laisser faire !

LUCE. — Même si tout ce que vous dites, père, est vrai, j'aurais eu un an de bonheur, j'aurais vécu un an avec celui que j'aime. Et puis, notre avenir dépend de vous...

LE ROMANCIER. — De moi ?

LUCE. — Il ne dépend que de vous d'arrêter Dominique. Commencez un nouveau roman ce soir. Lancez à tous les écrivains ce défi de m'arracher mon mari, et peut-être saurez-vous le garder. Vous ne pouvez pas refuser !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Mais oui, Paul, commencez un nouveau roman, vous verrez, tout ira très bien ! Allez, mes enfants, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire !

Luce, folle de joie, embrasse sa mère et entraîne Dominique. Ils disparaissent.

LE ROMANCIER. — Vous êtes folle, Mathilde !

LA FEMME DU ROMANCIER. — Mais oui, Paul, je suis complètement folle !

RIDEAU

ACTE III

(1916)

Au lever du rideau le Romancier, qui a maintenant cinquante-huit ans, et Luce, qui en a trente, sont à table. Il y a trois couverts, une place inoccupée. Le Romancier et sa fille dînent en silence. Tous deux ont l'air las. Après quelques instants, le Romancier lève les yeux vers sa fille.

LE ROMANCIER. — Tu ne dînes pas, Luce ? Depuis deux jours tu n'as rien mangé.

LUCE. — Je ne peux pas, père, vous le savez bien, je ne peux pas.

Elle pleure.

LE ROMANCIER. — Il reviendra. Tu n'as pas voulu me croire, voici dix ans, quand je t'ai dit que Dominique ne resterait pas, et maintenant tu ne veux pas me croire quand je te dis qu'il ne te quittera pas.

LUCE. — Je sais qu'il ne reviendra plus. Je sais que vous aviez raison, mais je ne regrette rien.

LE ROMANCIER. — Tu as mis longtemps à t'apercevoir de la vérité.

LUCE. — Non. Tout de suite après notre mariage j'ai deviné en Dominique un attachement anormal aux petits côtés de l'existence. Il me faisait traverser les rues pour éviter une devanture de librairie, mais il s'arrêtait des heures chez les quincailliers et rêvait devant des clous, devant des bêches. Son livre de chevet, c'était le catalogue de la Manufacture de Saint-Etienne. Devant les faits les plus simples de la vie il se montrait plus naïf qu'un enfant, plus étonné aussi. Je voulais ignorer la vérité, je ne voulais pas approfondir mes craintes de peur d'être obligée de vous donner raison. Je me disais que toutes mes pensées étaient ridicules, mais au fond de moi-même je savais que Dominique m'était prêté et je m'attachais à lui comme on s'attache à ce qui ne nous appartient pas, à ce que nous ne pouvons pas garder et qui, naturellement, nous paraît seul aimable, seul désirable. Maintenant je n'ai plus de raison de me taire. Il est parti.

LE ROMANCIER. — De 1906 à 1916 pas une œuvre importante. Ces derniers temps j'ai lu tous les romans publiés, je me suis traîné à toutes les générales, tu n'as rien à craindre. L'homme qui t'arrachera Dominique n'est pas encore né ! Tu sais que mon prochain roman, toutes les revues me l'ont demandé, et que tout le monde l'attend avec impatience. Alors, que crains-tu ?

LUCE. — Je crains l'œuvre qu'aucune revue n'acceptera, que personne ne lira et qui m'enlèvera Dominique...

LE ROMANCIER. — Aie confiance en moi, Luce.

LUCE. — Pardonnez-moi, père, mais je n'ai plus confiance en vous. Depuis que vous êtes célèbre, depuis que vous avez été élu à l'Académie, je

m'attends à un malheur. Vous avez beaucoup fait pour moi depuis dix ans ; je crains que vous ne puissiez plus rien maintenant. Vous êtes un écrivain officiel, vous présidez les banquets, vous prononcez des discours, en un mot, vous êtes devenu impuissant !

LE ROMANCIER. — Tu es sévère, Luce !

LUCE. — Non, je ne suis pas sévère. Je suis malheureuse. Il y a quelques jours, dans une librairie... mais non, je ne devrais pas vous dire cela...

LE ROMANCIER. — Après tout ce que tu as dit déjà !

LUCE. — Une vieille dame demandait, devant moi, votre dernier roman et il y avait là un jeune homme... Vous auriez dû voir quel clin d'œil malicieux il a jeté à la vendeuse.

LE ROMANCIER. — L'impertinence de la jeunesse ! Dans trente ans, ce petit niais se présentera peut-être à l'Académie, lui aussi, bien sagement, bien gentiment !

LUCE. — Peut-être, mais jusque dans trente ans que deviendrai-je ?

LE ROMANCIER. — Tu retrouveras Dominique. Le jeune homme qui, à mon nom, ricanait dans la librairie, ne te l'enlèvera pas, rassure-toi. Il propose ses vers un peu partout et personne n'en veut. Enfin, Luce, tu vois les tirages de mes livres !

LUCE. — Sont-ils en hausse ?

LE ROMANCIER. — Non, en baisse... Mais lente... lente... tandis que Bourget... Plouf ! c'est un plongeon !... Bien évidemment, il ne me parle plus !

LUCE. — Pendant des années j'ai été si heureuse ! Votre talent était contesté. Les uns vous trouvaient trop hardi, les autres, un peu obscur et les vieux écrivains ne parlaient de vous qu'en souriant ; mais les jeunes gens vous aimaient et moi je priais le ciel pour que cela continue. Maintenant vous êtes célèbre. Je me sens seule pour défendre mon bonheur et je suis perdue.

LE ROMANCIER. — Contrairement à ce que tu crois, l'impuissance n'accompagne pas forcément la célébrité.

Le téléphone sonne.

LUCE. — Non... mais elle la suit.

LE ROMANCIER. — As-tu lu mon manuscrit ?

LUCE. — Oui.

LE ROMANCIER. — Eh bien ?

LUCE. — Vos personnages ressemblent à ceux de tous vos romans précédents. Vous avez beaucoup travaillé, père, et vous êtes fatigué. Un peu d'originalité chez un auteur nouveau et Dominique nous quittera... D'ailleurs, il est déjà parti.

Entre Timothée.

TIMOTHÉE. — *La Revue des Deux Mondes* est au téléphone, elle demande à Monsieur, si Monsieur pense livrer la première partie de son roman avant la fin du mois ?

LE ROMANCIER. — J'apporterai mon manuscrit le 25.

Timothée se retire.

LUCE, *désespérée.* — *La Revue des Deux Mondes !* C'est terrible !

LE ROMANCIER, *mélancolique.* — Oui, *la Revue des Deux Mondes*... J'aurais ri au nez de celui qui m'aurait dit, il y a trente ans, qu'un jour *la Revue* me demanderait de lui apporter mes romans, mais je n'aurais pas trouvé cela terrible !

LUCE. — Et vous prétendez que je n'ai pas perdu Dominique !

LE ROMANCIER. — Dans tout cela je refuse à voir un mauvais signe. Nous n'avons rien à craindre pour le moment.

LUCE. — Comment pouvez-vous me dire une telle chose, alors que vous ne la croyez pas ? Où est Dominique depuis deux jours ? Pourquoi depuis deux jours n'est-il pas rentré ? Pourquoi me laisse-t-il sans nouvelles ?... J'avais tout prévu. Dominique n'était plus le même depuis quelques semaines. C'est à peine s'il me regardait. Je lui parlais et il ne me répondait pas.

LE ROMANCIER. — Si ta pauvre mère était encore de ce monde, elle te dirait qu'après dix ans de ménage c'est parfois une grande marque d'affection que de ne pas répondre à une question.

LUCE. — Depuis dix ans j'ai toujours été également aimante, également attentive. Dominique n'a pas un désir que je ne devine.

LE ROMANCIER. — C'est vrai.

LUCE. — Vous le savez. J'ai tout fait pour qu'il soit heureux.

LE ROMANCIER. — C'est vrai.

LUCE. — Alors, pourquoi est-il parti ?

Un temps.

LE ROMANCIER. — Il est des choses qu'une femme ne peut comprendre que difficilement.

LUCE. — Je vous en prie ! Si vous savez pourquoi Dominique est parti, ne faites pas de phrases, vous n'écrivez pas un dialogue de roman, et dites-moi pourquoi ?

LE ROMANCIER. — Dominique est parti parce qu'il a mené ici une vie d'enfer.

LUCE. — Père ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

LE ROMANCIER. — La vie de Dominique, depuis dix ans, est un enfer.

LUCE. — Mais, expliquez-vous !

LE ROMANCIER. — Oh ! c'est si simple ! Tu as été jalouse de toutes les femmes qui ont été amoureuses de lui, ou dont il a été l'amant. Tu as relu avec avidité Racine, Molière, Musset, Balzac et Stendhal, et ce n'était pas par goût de la littérature, mais c'était pour trouver tes ennemies. Je me rappellerai toujours ce soir, quelques mois après votre mariage, où je t'ai vue en larmes parce que tu venais de lire *la Chartreuse de Parme*... Clélia, l'as-tu assez détestée ! Et toutes les autres !... Ma pauvre Luce, ces admirables chroniques des infidélités de Dominique, tu en as fait ta pâture. Et pendant des années tu as harcelé ce garçon de questions. Tu l'as empoisonné de ta jalousie. Et quand il te disait qu'il n'avait jamais aimé que toi, tu le soupçonnais encore de te tromper avec ces femmes qui peuplent les feuillets des livres. Voilà ce que tu as fait de ton bonheur.

LUCE. — Peut-être avez-vous raison... peut-être ai-je été trop jalouse...

LE ROMANCIER. — Tout aurait pu s'arranger

encore. Rien ne s'opposait à votre bonheur. Moi, je travaillais. A coups de plume, avec des mots, des phrases, des livres et des livres, je retenais Dominique au foyer. Et toi, pendant ce temps, que faisais-tu ? Depuis dix ans, chaque fois qu'il éternue, tu lui mets des gouttes dans le nez et tu lui fais prendre sa température, et chaque fois qu'il mange du poisson tu l'observes du coin de l'œil pour voir s'il ne va pas avaler une arête. C'est insupportable !

LUCE. — Mais je l'aime !

LE ROMANCIER. — Tu l'aimes et tu l'étouffes. Il est allé prendre l'air, ne t'en étonne pas. Il n'y a sûrement pas d'autre femme que toi dans sa vie et cela doit lui suffire. Vois-tu, j'imagine très bien Dominique, depuis deux jours, se promenant dans les rues de Paris, seul, enfin seul, et respirant à pleins poumons !

LUCE. — Vous voyez les choses d'une façon étrange.

LE ROMANCIER. — Les gens qui nous aiment sont plus redoutables que ceux qui nous haïssent. Moi-même, je n'ai jamais supporté de ta mère un amour trop encombrant. Dans les premières années de notre mariage, elle aussi m'a écrasé sous une sollicitude agressive. Eh bien, un soir, j'ai quitté la maison et je suis allé vivre trois jours à l'hôtel, seul, tout seul, Luce ; et je crois bien que je n'ai jamais mieux aimé ta mère que durant ces trois jours-là !

LUCE. — Ce que vous dites est affreux.

LE ROMANCIER. — Peut-être est-ce affreux... mais avoue-le, c'est rassurant ! Dominique a donc encore vingt-quatre heures pour revenir. Et surtout, évite les scènes. Ne lui pose pas de questions. Fais comme si tu ne t'étais aperçue de rien.

LUCE. — Je ne dois pas lui poser de questions ! Il me quitte pendant deux jours, il revient, et je ne dois pas lui poser de questions !

LE ROMANCIER. — Non ! Surtout pas une seule question.

LUCE. — Je ne pourrai pas !

Entre Timothée.

TIMOTHÉE. — Son Excellence l'ambassadeur de Roumanie !

LE ROMANCIER. — Où donc ?

TIMOTHÉE. — Au téléphone.

LE ROMANCIER. — ... Je viens... *(A Luce :)* Tu vois... l'ambassadeur !... Vraiment, quand je pense que tu es soucieuse... *(Il va vers l'escalier, en gravit une marche. Au moment de sortir il se retourne :)* Grand'croix de l'Étoile de Roumanie !... Barrès va faire une tête !...

Il sort. Luce est seule. La porte s'ouvre. Entre Dominique. Il a toujours vingt-quatre ans. Son costume bleu et gris est taillé comme l'était son costume bleu en 1906. Pantalons étroits, col haut. Il traverse la scène sans voir Luce et va sortir quand Luce, stupéfaite, l'appelle.

LUCE. — Dominique !

DOMINIQUE, *absent.* — C'est toi, Luce, qui m'appelles ?

LUCE. — Mais oui, Dominique. *(Un silence.)* N'as-tu rien à me dire ?

DOMINIQUE, *très doucement.* — Non, Luce, je n'ai rien à te dire.

LUCE. — Tu es fatigué... tu es un peu pâle...

DOMINIQUE. — Je ne me sens pas fatigué.

LUCE. — As-tu dîné ?

DOMINIQUE. — Non.

LUCE. — Veux-tu que Timothée te serve ?

DOMINIQUE. — Non, merci. Je n'ai pas faim.

Un temps.

LUCE. — Tu es triste.

DOMINIQUE. — Pourquoi serais-je triste ?

Un temps.

LUCE, *avec émoi.* — Dominique, Dominique ?... d'où viens-tu ?

DOMINIQUE. — Mais... de nulle part.

LUCE. — Enfin, Dominique, voilà deux jours que tu n'es pas rentré. Depuis deux jours je t'attends. Tu ne veux pas me répondre ?

DOMINIQUE. — C'est si facile de poser une question et d'attendre une réponse.

LUCE. — Tu ne m'aimes plus, Dominique.

DOMINIQUE, *mollement.* — Mais si, je t'aime.

LUCE, *elle se met à pleurer.* — Non, tu ne m'aimes plus ! Je ne suis pas aveugle, tu ne m'aimes plus. Je sens ton indifférence depuis quelques semaines. En cette minute, tu es là, devant moi, et je ne suis pas du tout sûre que tu entendes ce que je te dis.

DOMINIQUE. — Je t'entends, Luce, je t'entends de loin, à travers un brouillard, comme entend un mourant... mais je t'entends.

LUCE, *effrayée.* — Tu es malade ?

DOMINIQUE. — Ce n'est pas grave...

LUCE. — Tu as pris froid ?

DOMINIQUE. — Non, je...

LUCE. — Tu as erré dans les rues, tu as pris froid !

DOMINIQUE. — Je n'ai pas eu froid.

LUCE. — Père avait raison. Je t'aime trop. Dominique, tu es excédé par mon amour. Tu t'es sauvé pour m'échapper et pendant deux jours tu as été enfin seul, dans les rues... enfin seul ! Tu as respiré, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE. — Je ne te comprends pas.

LUCE. — Tu as voulu te libérer de moi quelques heures et puis tu es revenu.

DOMINIQUE. — Mais je ne te comprends pas.

LUCE. — Je ne t'en veux pas, Dominique... Père m'a expliqué.

DOMINIQUE. — Luce, je n'ai pas voulu te quitter.

LUCE. — Alors, pourquoi es-tu parti ?

DOMINIQUE. — Je ne sais pas.

LUCE. — Tu ne sais pas ! Tu restes absent pendant deux jours et tu ne sais pas pourquoi tu pars !

DOMINIQUE. — Non.

LUCE. — Qu'as-tu fait dehors ?

DOMINIQUE. — Tu l'as dit : j'ai erré dans les rues, je me suis arrêté aux devantures des magasins.

LUCE. — Pendant deux jours !

DOMINIQUE. — Oui, pendant deux jours.

LUCE. — Enfin, Dominique, tu ne veux pas me

faire croire cela ! Tu n'imagines pas que je le crois ?...

DOMINIQUE. — J'ai regardé les devantures. C'était la première fois que cela m'arrivait depuis des années. J'ai acheté des cravates, des chemises, j'ai acheté un costume.

LUCE. — C'est absurde, ce que tu dis là ! Tu es parti, tu as acheté des chemises, des cravates ! Et le soir, que faisais-tu ?

DOMINIQUE. — Je ne sais pas. J'ai couché je ne sais plus où... j'ai vécu sans savoir que je vivais pendant ces deux jours, sans faim, sans sommeil... tu m'as dit que cela a duré deux jours, n'est-ce pas ?

LUCE. — Dominique, Dominique, tu vas me quitter !

DOMINIQUE. — Mais non... tu vois, je suis revenu.

LUCE. — Tu es revenu, mais tu es ici comme un somnambule. Depuis des semaines tu es un somnambule. Tu t'éloignes de tout ce qui était notre vie, Dominique. Tu t'éloignes de notre amour. Déjà tu n'es plus qu'une ombre. Quand je serre mes bras autour de ton corps, j'ai peur de refermer mon étreinte sur le vide, et chaque objet que tu touches, ton verre à table, ta fourchette, ou le matin le journal, semblent avoir été effleurés par une baguette magique. Ce n'est plus un verre, ce n'est plus une fourchette, une lumière les anime et rayonne et j'ai peur, Dominique. J'ai peur de ces petits prodiges sans danger, mais qui laissent présager une catastrophe.

DOMINIQUE. — Luce, il faut être courageuse...

LUCE. — Encore ce mot, Dominique ! J'ai été heureuse pendant des années, et l'on n'a jamais fait que me parler du courage. Quand j'ai voulu t'épouser, ma mère m'a dit qu'il fallait être courageuse et renoncer à toi ; et maintenant il me faut encore être courageuse et te perdre.

DOMINIQUE, *il s'assied à bout de forces.* — Luce, des idées, des pensées m'obsèdent... Pendant ces deux jours je n'ai pas seulement regardé les vitrines des magasins, j'ai suivi en moi ce rêve qui me poursuit jour et nuit et que je voudrais arracher de moi.

LUCE. — Quel rêve, Dominique ?

DOMINIQUE. — A quoi bon te torturer ?

LUCE. — Tu m'as parlé de courage. Je serai courageuse. Je t'aiderai.

DOMINIQUE. — Tu ne peux rien. Et moi-même, je ne peux plus rien. J'ai lutté, mais, Luce, les vagues nous submergent et nous éloignent l'un de l'autre et me portent loin de toi. Pendant ces deux jours j'ai vécu une nouvelle enfance, une nouvelle jeunesse. Chaque souffle d'air, chaque feuille, chaque objet dans une vitrine, c'était un coup de gomme sur notre vie et notre amour. J'ai été fou. J'ai cru à un désir impossible. Ton père avait raison, Luce, je ne peux pas être un homme comme les autres. L'amour, le coin du feu, les anxiétés des maladies, les joies des guérisons ne sont pas pour moi. Je ne sentirai jamais, au début d'une convalescence, renaître du fond de ma faiblesse, une vie que je croyais perdue, une vie d'homme. Je suis le prisonnier d'une autre vie qui ne connaîtra pas le bonheur, parce qu'elle ne connaît pas les larmes et qu'on nomme la vie éternelle. Je suis une sorte de malheureux. Est-ce que tu me comprends ?

LUCE. — Dominique, je veux lutter avec toi.

DOMINIQUE. — Notre amour est une buée qui s'efface sur une vitre et rien ne peut l'empêcher de disparaître... Déjà je ne t'entends plus qu'à travers un brouillard. Tes mots se font lointains et d'autres mots proches les couvrent et tout à coup je ne percevrai plus ta voix et nous serons des étrangers l'un pour l'autre.

LUCE. — Des étrangers, Dominique ? Si je te perdais, comment pourrais-je jamais t'oublier ? Je penserai à toi jusqu'à en mourir.

DOMINIQUE. — Si tu voyais ce que je vois... une campagne, un hôtel charmant et une femme brune, c'est Rachel... Mais la campagne n'est pas une vraie campagne, l'hôtel n'est pas un vrai hôtel, et Rachel n'est pas une vraie femme. Depuis longtemps, sans rien dire, je lutte contre ces artifices, contre ces décors. Je me suis réfugié au milieu de rues qui étaient vraies, d'hommes de chair et de sang. J'ai dans ma poche une vraie clef, un vrai couteau, une vraie gomme, des objets usuels que je tâte, que je serre, auxquels je m'accroche avec désespoir, au moment même où j'en vois d'autres qui n'existent pas. Mais rien ne peut me sauver, mes doigts se desserrent. Luce, il faut que je quitte toutes ces merveilleuses réalités pour des rêves... *(Il change de voix et se lève.)* Oui, Rachel...

LUCE. — Rachel... Qui est Rachel ?

DOMINIQUE, *dans un rêve.* — Qui me demande qui est Rachel ?

LUCE. — Moi, Dominique !

DOMINIQUE. — Qui dit : « Moi, Dominique » ?

LUCE. — Moi ! Moi, Luce !

DOMINIQUE. — Luce ? *(Il prononce ce nom comme un nom étranger.)* Luce... Rachel ne regarde pas ce garçon... Rachel, je t'en prie, ne regarde pas ainsi tous les garçons autour de toi...

LUCE, *elle crie comme pour arracher Dominique à son rêve.* — Dominique ! Dominique ! Réveille-toi !

Elle le prend par le bras, le secoue.

DOMINIQUE, *désespéré.* — Zézette, sois gentille, pourquoi me parler de tous ces hommes qui te courtisent ?...

LUCE. — Dominique !...

Dominique se réveille.

DOMINIQUE. — Tu es là, Luce...

LUCE. — Dominique, qui est Rachel ?

DOMINIQUE, *effrayé.* — Qui t'a parlé de Rachel?

LUCE. — Toi, à l'instant ! Qui est cette femme?

DOMINIQUE. — C'est une jeune femme...

LUCE. — Depuis quand la connais-tu ?

DOMINIQUE. — Depuis quelques semaines.

LUCE. — Tu l'aimes ?

DOMINIQUE. — Elle m'appelle, je ne peux pas, je ne peux plus résister.

LUCE. — Nous résisterons. Je ne te quitterai pas et, à voix haute, tu me diras toute ta vie avec cette femme et je serai là pour t'empêcher de la suivre, et il n'est point de ruse qui saura surprendre ma vigilance.

DOMINIQUE. — Nous ne nous défendrons pas. Je suis prisonnier de Rachel, Luce.

LUCE. — Pendant ces deux jours, tu as vu cette femme ?

DOMINIQUE. — Deux jours et deux nuits. Et ici, dans cette chambre, en cette minute, elle est encore présente, et tu ne peux rien contre elle, car elle n'existe pas et parce qu'elle n'existe pas je ne peux pas la quitter. *(Un temps. Dominique se penche vers Luce.)* Voilà, Luce... Je vais la rejoindre. Chaque minute elle devient plus présente. Son image s'éclaire, et de toi je n'entends plus qu'une faible voix.

LUCE. — Tu ne partiras pas, Dominique !

DOMINIQUE. — Peut-être ne partirai-je pas... *(Il semble retomber dans son rêve.)* Le romancier a posé sa plume. Il réfléchit. Il s'est levé, il éternue, il suffoque, et il marche de long en large et il se demande ce qu'il va faire de moi. Resterai-je avec Rachel ?

LUCE. — Tu ne resteras pas avec elle ! Tu n'as jamais été à elle. Laisse les fantômes aux fantômes.

DOMINIQUE. — Le romancier ne le sait pas encore. Peut-être nous accordera-t-il quelques jours, le temps pour lui de prendre une décision.

LUCE. — Peut-être abandonnera-t-il son roman...

DOMINIQUE. — Les premières pages sont belles, Luce, il ne l'abandonnera pas. Il réfléchit. Va-t-il se rasseoir ? Va-t-il déjà se décider ? Luce, il reprend sa plume et il écrit vite, vite.

LUCE. — Et tu peux lire ce qu'il écrit ?

DOMINIQUE. — Non. Mais lentement je m'incorpore à son récit, je me dilue en lui, je disparais...

Entre Timothée. La lumière devient bleue.

TIMOTHÉE, *très calmement.* — Le costume de M. de Saint-Loup est prêt.

Luce, stupéfaite, regarde tour à tour Timothée et Dominique, sans rien comprendre à leur dialogue.

DOMINIQUE. — Je vous remercie.

TIMOTHÉE. — Les boutons n'étaient pas fixés très solidement, j'ai ajouté un fil.

DOMINIQUE. — Vous avez bien fait.

TIMOTHÉE. — Je prépare la valise de M. le marquis ?

DOMINIQUE. — Je ne sais pas.

TIMOTHÉE. — Bien, M. le marquis, je la prépare.

DOMINIQUE. — Je vous ai dit que je ne savais pas !

TIMOTHÉE. — Il y a vingt ans, M. le marquis, que je suis en service. Je connais l'indécision des maîtres et je sais que les trains n'attendent pas. Tous les triomphes de ma carrière, tous les billets de 100 francs qui m'ont permis d'acheter les sept hectares qui entourent ma maison natale, je les dois aux valises miraculeusement prêtes à l'instant décisif d'une vie de maître.

DOMINIQUE. — A ma place partiriez-vous ?

TIMOTHÉE. — M. le marquis tient à elle ; M. le marquis a peut-être tort. Mais si M. le marquis laisse partir M^lle^ Rachel seule, je songe à l'humeur de M. le marquis demain. Depuis vingt ans que je suis en service, je connais aussi les humeurs des lendemains de mauvaises décisions. Je puis assurer M. le marquis que cela n'est pas joli. *(Un temps.)* Dans la valise je mets tous les effets de M. le marquis, toutes ses chemises...

DOMINIQUE. — Alors, vous croyez que je ne ferai pas une bêtise ?

TIMOTHÉE. — En restant, certainement. En partant ?... Mon Dieu, ce serait en tout cas une bêtise bien légère.

DOMINIQUE. — Vous avez raison. Je vais me changer, cela n'engage à rien.

Dominique sort, suivi de Timothée. La lumière bleue s'évanouit. La scène est éclairée de nouveau normalement. Timothée revient en scène pour débarrasser une table.

LUCE. — Timothée, qui est Rachel ?

TIMOTHÉE. — Rachel ?

LUCE. — Tu viens de parler d'une jeune femme charmante, quel est son nom ?

TIMOTHÉE. — Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

LUCE. — Enfin, Timothée, pourquoi es-tu entré ici, tout à l'heure ?

TIMOTHÉE. — Tout à l'heure ? Vous le voyez bien, je débarrasse...

Il disparaît. Entre le Romancier.

LE ROMANCIER, *pour lui-même.* — Comment vais-je annoncer cela à Barrès ? *(Il voit Luce.)* J'ai écrit une jolie page, Luce, aujourd'hui. Je crois avoir serré autour de Dominique une liane nouvelle.

LUCE. — Dominique est perdu.

LE ROMANCIER. — Je viens de l'entendre dans sa chambre et tu n'es pas encore rassurée ! Mais écoute, et tu comprendras que Dominique n'est pas prêt de partir. Quand M. de Villerieu reproche à Roger d'avoir cette fille perverse pour maîtresse...

LUCE. — Père, je vous en supplie, dans cette seule phrase est inscrite la fuite de Dominique ! Vous ne comprenez pas que vous l'avez perdu ? Ce que je craignais est arrivé. Livrez votre manuscrit à *la Revue des Deux-Mondes,* il est sans poison, il passera.

LE ROMANCIER. — Mais tu es folle !

LUCE. — Cette fille perverse, comme vous dites, ne s'appelle pas Rachel ?

LE ROMANCIER. — Non, elle s'appelle Adélaïde.

LUCE. — C'est Rachel qu'il fallait la nommer !

Elle pleure.

LE ROMANCIER. — Tu es folle !

LUCE. — Vous avez fait tout ce que vous avez pu. Je vous dois dix ans de bonheur, c'est beaucoup.

LE ROMANCIER. — Pour moi aussi, le jour le plus heureux de ma vie a été celui où un jeune homme timide est venu s'asseoir dans mon bureau et m'a dit qu'il était Dominique Vernet. Cela a été mon vrai commencement. Je n'ai plus fait jamais que recréer cette minute-là... Ne pleure pas... Ton destin a été exceptionnel... Notre destin a été exceptionnel... Je dois à Dominique tout ce que je suis. Pour le garder j'ai beaucoup travaillé. Je n'ai pas travaillé seulement pour ton bonheur, mais pour le mien aussi. J'ai travaillé pour que brille

l'apparition. Et ainsi ai-je retenu dans mes mains, durant un court moment, un peu de l'éternité, et je te l'ai donné, à toi que j'aime plus que tout au monde.

LUCE. — Je sais, père, mais je ne peux pas me résigner.

LE ROMANCIER. — Allons ! Allons ! Un peu de sang-froid ! Tu est ridiculement nerveuse ! *(Il regarde sa montre.)* Il est tard, allons nous coucher... A demain, mon petit. *(Il embrasse sa fille sur le front.)* N'oublie pas que nous déjeunons chez les Boiffremont...

Il se retire. Luce reste seule, silencieuse. Dominique apparaît. Il a quitté son costume bleu et gris. Son nouveau costume gris est d'une coupe 1916 irréprochable. Un monocle saute sur son gilet. Il porte un chapeau melon gris. Timothée qui le suit avec une valise l'aide à passer un manteau. Dominique met ses gants. Il ne voit pas Luce. De nouveau la lumière devient bleutée. Luce reste figée sur place pendant que s'échange le dialogue entre Dominique et Timothée.

DOMINIQUE. — Ma valise, vite !

TIMOTHÉE. — Elle est prête, M. le marquis.

DOMINIQUE. — Vous êtes un homme épatant, Timothée ! Rappelez-moi que je vous donne 100 francs en revenant de voyage et descendez me chercher un taximètre.

TIMOTHÉE. — Le taximètre attend M. le marquis depuis une heure. Le compteur marque déjà 23 francs. M. le marquis devrait se dépêcher, le train part dans vingt minutes.

DOMINIQUE, *il s'élance vers la porte.* — Vous avez raison, je n'ai pas de temps à perdre ! Je passe d'abord chez M. Marcel Proust.

Il sort, suivit de Timothée. La lumière bleue disparaît. Luce hésite, puis se met à courir sur les pas de Dominique.

LUCE. — Dominique ! Dominique ! Dominique ! Dominique !

Quand Luce est sortie, la bibliothèque s'illumine. Sur un rayon le manuscrit de le Coin des ombres *s'ouvre et les feuillets tombent lentement tandis que descend le*

RIDEAU

Le Romancier. Luce.

Dominique. Luce.

6 Luce. — *Depuis que vous avez été élu à l'Académie je m'attends à un malheur.* (Acte III.)

7 Dominique. — *Luce, les vagues nous submergent, nous éloignent l'un de l'autre.* (Acte III.)

8 Dominique. — *Je passe d'abord chez M. Marcel Proust.* (Acte III.)

9 Le décor de Marie Laurencin.

(Photographies Lipnitzki.)

Dominique.

DOMINIQUE ET DOMINIQUE
DEVANT LA CRITIQUE

Monsieur Jean Davray a réussi pour sa première œuvre dramatique « la pièce » que tous les dramaturges, les romanciers, les poètes tentent un jour ou l'autre de concevoir ou d'écrire. Le problème des rapports du romancier avec ses personnages obsède en effet depuis un siècle la plupart des littérateurs. De Werther à Lafcadio, les mêmes questions se posent à l'auteur qui invente des êtres irréels. Le héros de roman, plus célèbre parfois et toujours plus vivant pour des milliers de lecteurs que son propre créateur, n'a-t-il pas une existence plus puissante, n'est-il pas d'une essence plus durable que son auteur ? Et comment faire le partage dans cet être nouveau entre l'invention pure et les sentiments, les idées, les aspirations hérités de son créateur ?

Telle est à peu près la double angoisse du romancier, selon Jean Davray : effrayante et captivante volupté de se redécouvrir dans l'un de ses personnages, orgueil et crainte de trouver dans son héros plus qu'une simple fiction romanesque. C'est, curieusement renouvelé, le drame bourgeois classique de l'émancipation filiale.

Par son actualité et sa valeur mêmes, un tel sujet se prêtait à tous les développements philosophiques dont les meilleures pièces de l'après-guerre ne sont généralement pas avares. L'habileté de Jean Davray a été d'aborder ces problèmes austères avec l'ironie souriante du Gide de *Paludes*.

Philippe Huisman,
dans *Les Arts*.

En composant *Dominique et Dominique* M. Jean Davray s'est livré à un jeu dramatique littéraire d'une extrême finesse de lignes et de couleurs ; il a écrit là une charmante fantaisie propre à réjouir, au premier chef, les lettrés : il a travaillé un peu en jeune mandarin qui s'imagine généreusement que ses trouvailles à double fond retiendront aussi l'attention du grand public. Après tout pourquoi pas ?

Pour ma part, j'aime beaucoup ces variations légèrement pirandelliennes où l'auteur qu'on met en scène voit sortir du vide un des personnages qu'il a inventés, où la créature vient frapper à la porte du créateur et, pour ainsi dire, lui demander des comptes.

Il s'agit, en effet, du cas d'un romancier qui s'est attaché à donner la vie à un être neuf, bourré d'aspirations, animé de désirs très purs et très jolis, bref, un jeune homme pâle qui lui ressemble comme un frère qu'il aurait eu dans sa jeunesse ; le frère de celui que le romancier était à vingt ans, celui qu'il aurait voulu devenir, un autre lui-même.

Et, un jour, après avoir beaucoup fait pour ressusciter cette ombre préférée, le romancier la voit se matérialiser. Le héros de roman pénètre dans sa maison, s'introduit à son foyer.

Que va-t-il se passer ?

Cette donnée ingénieuse permet à M. Jean Davray de construire un premier acte délicieux, car il fait alterner la poésie et la drôlerie avec beaucoup d'esprit.

Le « deux » flotte un peu et les personnages se battent gentiment les flancs pour qu'avance l'action, ou plutôt pour qu'elle dure. Il fallait bien que la fille du romancier tombât amoureuse du héros de roman. Contre la raison. Contre toutes les possibilités de l'existence...

Heureusement le troisième acte reprend du ton, et nous assistons au déchirement fatal. Le romancier est devenu un auteur célèbre, officiel. S'il écrit encore, c'est par habitude. Il ne croit plus beaucoup à ses personnages, ni à ses rêves. Du coup, le héros vivant, le héros perpétuel, éternel, cherche une autre incarnation.

Après avoir été le héros de Racine, de Musset et de mille autres, il lui faut aller vers un nouveau romancier qui naît et qui l'appelle. Il va s'éloigner, quitter l'univers de celui qui est devenu un homme de lettres pour se fondre « dans une absence épaisse » avant de découvrir le nouvel auteur, le poète tout neuf qui lui redonnera la vie en l'alimentant de sa foi et du « lait de l'humaine tendresse ».

Ce dernier acte, le plus difficile, le plus subtil (parce qu'il est celui qui multiplie les allusions livresques, et ces allusions sont néanmoins assez discrètes pour obliger le spectateur à jouer un instant au jeu des devinettes littéraires), ce troisième acte donc est aussi le plus prenant, par ses qualités de langage et d'émotion.

Jean-Jacques Gautier,
dans *Le Figaro*.

C'est la pièce la plus originale de la saison. Son auteur, M. Jean Davray, y fait preuve d'une distinction, d'un esprit, d'une maestria dans la conduite de son action, fort difficile à manier, et d'un don de dialogue absolument remarquables. On songe à un charmant surgeon pirandellien. Cela fourmille de trouvailles, de mots qui vont loin, d'allusions ingénieuses où la malice le dispute à l'humour : un vrai régal pour les connaisseurs.

A.-P. Antoine,
dans *Aux Ecoutes*.

Le rôle presque injouable de Dominique est joué avec une autorité, une distinction, un humour sans rire tout à fait merveilleux par M. Jean François. Une prouesse. Mlle Delavaivre est ravissante en Luce jeune fille ; meilleure encore en Luce révélée, amoureuse et torturée. M. Lucien Nat aligne les sarcasmes et les naïvetés du romancier sans grande conviction, mais en habile technicien. Mme Tassencourt a des cris, des pleurs, des effarements qui nous transportent à l'ère de Feydeau. M. Devère est un maître d'hôtel « mystère » assez saisissant. Et dans un rôle de dix lignes M. de Funes a amusé tout le monde : c'est que le texte est drôle et que sa physoniomie close et résignée d'amoureux éconduit est impayable.

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur no 148.